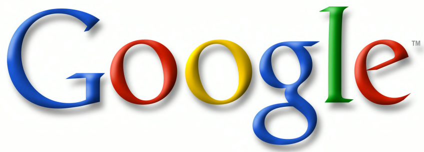



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

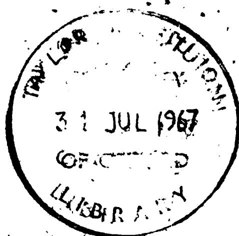
LE DUC DE MONTMOUTH

NOUVELLE HISTORIQUE.



A COLOGNE,
Chez CLAUDE JOLI,

M. DCC. VI.


31 JUL 1967



LE DUC DE MONTMOUTH NOUVELLE HISTORIQUE.

LEs mal-heurs de Charles II. Roy d'Angleterre, qui avoit été chassé de son Royaume par le fameux Cromvvel, devoient selon toutes les aparences du monde lui ôter l'envie de faire l'amour; mais la complexion amoureuse dont il étoit, ne lui ayant pas empéché de rechercher sa satisfaction,

dans le tems même qu'il étoit le plus accablé d'affaires, on lui vit presque autant de Maîtresses, que si sa fortune eut été tout à fait florissante.

Ce fut d'une de celles-là que nâquit le Duc de Montmouth, Prince de si bonne mine, & d'une valeur si extraordinaire, que s'il eut eu autant d'esprit, que de courage & d'adresse, on auroit pû dire qu'il n'auroit pas eu son pareil. Mais la nature, qui lui avoit été prodigue en l'un, lui ayant été avare en l'autre, il manqua souvent de conduite.

Cependant le ſang amoureux dont il étoit formé, l'ayant rendu tout auſſi ſenſible pour le beau ſexe, que le pouvoit être le Roy ſon Pere, il ne fut pas plûtôt en âge de ſe ſentir, qu'il fit pluſieurs jaloux. La pluſpart des Dames, qui n'avoient des yeux que pour le corps, étant charmées de ſon air, & de ſa bonne mine, ne ſe ſoucierent pas s'il avoit de l'eſprit. Et comme elles n'étoient pas à ſçavoir, qu'il y a mille endroits dans la vie, où il n'eſt pas toujours neceſſaire d'en avoir, elles ſe contenterent de celui qu'il avoit.

Ce ne fut pas seulement en Angleterre, où il eut ainsi de bonnes fortunes, mais encore en France. en Hollande, & en Flandre, où le Roy son Pere l'envoya par plusieurs fois. Car étant enchanté tout le premier d'avoir un fils si bien fait, il vouloit le polir en lui faisant voir les Cours étrangeres, & sur tout celle de France, où si l'on n'attrape le bon air, on court risque souvent de ne l'avoir jamais. Il l'y aporta cependant, plutôt qu'il ne l'y prit, & les hommes, comme les femmes, étant charmez des agrémens de sa Per-

ſonne, le bruit de ſa reputation ſe répandit bien tôt par tout le Royaume. Outre les bonnes qualités que j'ai remarquées cy deſſus, il en avoit encore pluſieurs autres qui donnoient dans la veuë; par exemple il danſoit auſſi bien qu'homme du monde, & ſe mettoit de ſi bon air, que bien loin de ſentir l'Etranger, la pluſpart des gens de la Cour étoient bien aiſes de prendre modele ſur lui.

Comme la galanterie regne beaucoup parmi les Dames de France, il y trouva bien ſon compte, & tant du

côté de l'amour, que du côté de l'ambition, il eût lieu d'être satisfait. Car le Roy de France, qui avoit affaire du Roy d'Angleterre, lui témoigna en toutes sortes de rencontres une estime si particuliere, que quand il auroit été le legitime Heritier de la Couronne, il ne lui auroit gueres fait plus d'honneur. En effet il fit tirer le canon, quand il débarqua à Dunquerque, pour le venir trouver de la part du Roy son Pere, le presenta lui même à la Reyne, voulut qu'il mangeât avec lui, & enfin lui fit tant de caresses, que tous les

Courtisans, qui êtoient persuadez qu'il étoit le Prince du monde, qui sçavoit le mieux tenir son rang, en furent tout surpris.

Jusques là toutes choses ne pouvoient mieux aller pour ce Duc, Il étoit aimé tendrement du Roy son Pere, caressé d'un grand Monarque, chery des Dames, & qui plus est regardé des peuples d'Angleterre, non pas comme celui qui devoit remplir le Thrône par sa Naissance, mais comme un Prince qu'ils eussent été bien-aises qui en eut été l'Heri-

tier. Car le Duc d'Yorch, qui étoit apellé à la Couronne par le deffaut d'enfans legitimes, ne leur étoit pas agreable par plusieurs raisons. La premiere, & la plus forte, parce qu'étant accoutumez depuis quelque tems à donner la loy à leurs Princes, ils ne vouloient point de Roy, qui eut tant de merite, se doutant bien, que s'il étoit jamais sur le Thrône, il feroit valoir l'Authorité Royale, autant qu'il en étoit de raison. La seconde parce que sa Religion n'étoit pas assurée, de sorte qu'il y avoit

déjà long-tems qu'il couroit un bruit, qu'il étoit Catholique, quoi qu'en aparence il fut toujours protestant. Et de fait ce soupçon n'êtoit pas sans fondement puis que le succés a fait voir que cela étoit veritable.

Voila quelles êtoient les raisons pour lesquelles le Duc de Montmouth êtoit si fort desiré par ces peuples, à quoi j'adjoûteray, que les belles qualitez qui brilloient en lui, n'y nuisoient pas. Mais ce qui le rendoit encore plus agreable, c'est qu'aprés avoir été

élevé dans la Religion Catholique, il l'avoit quitée pour embrasser celle d'Angleterre, tellement que ne jugeant des choses que selon leur passion ils s'imaginoient, qu'un Prince, qui avoit renoncé de lui-même à la Religion dans laquelle on l'avoit élevé, en seroit plus attaché à conserver celle qui florissoit dans le Païs. Mais ils ne sçavoient pas que ce changement étoit un effet de la politique de certaines gens, qu'on avoit mis auprés de lui, lesquels ayans déja en

veuë de l'élever sur le Thrône, ne croyoient point luy en frayer mieux le chemin, qu'en levant cette difficulté ; qu'ils croioient insurmontable.

Cependant ce Prince qui étoit d'une humeur si facile, qu'il *se laissoit* conduire aisément, étant devenu pour son mal-heur êperduement amoureux d'une personne de grande condition, qu'on me dispensera bien de nommer pour beaucoup de raisons, vit finir le bon heur de sa vie. Comme elle tenoit un rang fort conside-



rable dans le monde, ou plustôt comme son cœur étoit êpris d'une veritable passion, il ne voulut pas, quoy qu'accoutumé avec les autres de dire librement ses sentimens, lui aprendre ce qu'il se sentoit pour elle.

Il voulut donc lui donner à connoître auparavant par mille petits soins, & par mille complaisances, qu'il l'estimoit plus que tout le monde ensemble. Et croyant avoir disposé son esprit à écouter plus favorablement sa declaration? Madame, lui dit-il,

dit-il, enfin, quoi que je tremble à vous dire, que je vous aime, je ne crois pas vous aprendre rien de nouveau. Mes yeux, & mes actions, vous ont dû dire la même chose, depuis que j'ay l'honneur de vous voir; mais comme vous pouvez peut-être ignorer, que rien n'est capable d'éteindre ma passion, c'est ce qui me fait rompre le silence, pour vous faire entendre cette verité. Tant pis Monsieur, lui repliqua cette Dame, puis que vous m'aprenez par là, que vous vous éloi-

gnerez toûjours du respect que vous me devez. J'avois bien reconnu, continua-t'elle, à vos minauderies, qu'il y avoit quelque chose sur le tapis; mais enfin, tant que vous ne me l'eussiez pas dit, j'aurois feint de l'ignorer, & n'aurois pas sujet de m'en plaindre? Eh quoi, Madame, lui repliqua le Duc, y a-t'il moins de crime à vous aimer, qu'à vous le dire, & puis que vous l'avez déja reconnu vous méme, en quoi suis-je si coupable maintenant. Vous êtes coupable, Mon-

sieur, lui répondit cette Da-
me, non pas de m'aimer,
car je crois être assez aima-
ble pour cela, & même je
serois fort fâchée de ne le
pas être; mais de me l'oser
dire, vous qui êtes marié,
& qui ne pouvez par con-
sequent avoir pour but
qu'un amour, qui me per-
droit de reputation: Dans
le rang que je tiens, & fille
comme je suis, je puis peut-
être n'être pas insensible;
mais enfin l'on m'a appris
que je devois avoir l'hon-
neur en recommandation,
& que quoiqu'il soit assez diffi-

ficile de répondre de soi-même sur de certaines choses, il arrivera neanmoins bien du changement, avant que je me démente des sentimens, qu'on m'a inspirés.

Il étoit vrai que le Duc de Montmouth êtoit marié, & le Roy d'Angleterre lui avoit fait épouser une Heritiere qui lui avoit apporté beaucoup de bien. Elle n'êtois pas desagreable d'ailleurs, cependant elle éprouvoit le sort qu'éprouvent la plusspart des Dames de condition, son Mary l'aimoit beaucoup

moins, que beaucoup d'autres femmes, qui ne la valoient pas, de sorte qu'il s'étoit repenty plusieurs fois, de ce que le Roy son Pere l'avoit marié de si bonne heure. Or comme quand l'on a de l'aversion pour une femme, il faut peu de chose pour l'augmenter. Il est vrai lui dit il, Madame, que je suis marié, mais c'est à sçavoir si mon Mariage est bon; J'ay dit ouy, parce qu'on me l'a fait dire, mais ce sont des mysteres d'estat, que je vous develope-

rai, quand vous voudrez.

Le Duc de Montmouth selon le portrait que j'en ay fait, n'étoit pas de ces esprits penetrans, qui inventent sur l'heure, suivant le besoin qu'ils en ont; mais l'amour le rendant plus ingenieux, que de coûtume, il lui avoit non seulement suscité cette réponse, mais encore fait croire que son Mariage pouvoit être rompu. Cependant jugeant qu'il en avoit assez dit, pour faire parler cette Dame, il se tût, & se contentant de la re-

garder avec des yeux, qui la devoient encore mieux persuader, que ses paroles ? ah Madame ! reprit il, quand il vit qu'elle ne répondoit rien, je vois bien que vous accusez mon discours d'imposture, comme si la hardiesse que j'ay de vous aimer, n'étoit pas une preuve suffisante, que je le puis faire, sans que vous en rougissiez. Eh bien, Madame, continua-t'il ! croïez-en ce qu'il vous plaira, il n'en sera ny plus ny moins; mais encore une fois je vous dirai des choses, quand

il vous plaira de les écouter, qui vous devront persuader, que je ne suis pas si indigne de vous que vous pensez. Et quoi que ce soit vous rendre Maîtresse de ma vie, que de vous confier mon secret, je ne sçaurois avoir de reserve pour une personne à qui je me suis donné entierement.

Comme il n'avoit pas encore bien inventé ce qu'il vouloit dire, il sortit en même tems, de peur qu'elle ne le prit au mot. Cependant ils avoient, de quoi re-

ver l'un, & l'autre, car cette Dame ne l'aimoit gueres moins, qu'elle en étoit aimée, & comme on a toûjours beaucoup de penchant à se flatter, ses paroles, toutes trompeuses qu'elles lui paroissoient, ne laissoient pas de faire impression sur son esprit.

Il ne jugea pas à propos de retourner chez elle de deux ou trois jours. Mais comme il ne pouvoit vivre si long-tems, sans la voir, il la chercha dans les endroits, où il sçavoit bien qu'elle alloit, & prenant

garde que personne n'écoutât, ce qu'il lui vouloit dire. Je me suis banny de chez vous, Madame, lui dit-il, parce que j'ay veu que vous le souhaitiez. C'étoit le moins que pouvoit faire un homme, de qui vous n'avez pas voulu seulement écouter les justifications. Il est à croire, que cela n'étoit que pour éprouver, jusques où peut aller mon obeïssance; mais il seroit de la derniere cruauté, aprés avoir veu, que rien ne m'est impossible pour l'amour de vous, de

perseverer plus long tems dans une rigueur qui me desespere. Je ne sçai pas, Monsiour, lui répondit cette Dame, dequoi vous vous plaignez, je ne vous ay pas deffendu ma maison, & pourveu que vous ayez pour moy le respect, à quoy mon sexe vous oblige, vous y serez toûjours le bien venu. C'est donc bien loin de refuser d'entendre vos justifications, je n'auray point plus de joye, que quand j'aurai leu de me loüer de vous; mais je vous avertis du

bonne heure, afin que vous n'en pretendiez cause d'ignorance, que les chimeres ne m'accommodent pas.

Le grand monde qu'il y avoit dans cét endroit, empêcha que leur conversation ne fut plus longue; mais cette réponse étoit si douce, que ce Prince ne voulut pas passer le reste du jour, sans sçavoir ce qu'il en devoit esperer. Il prit donc garde, quand elle sortiroit, & s'êtant rendu chez elle une demie heure aprés. Je ne sçaurois

vivre,

vivre, Madame, lui dit-il, si vous ne m'aprenez, en quoi consiste le respect que je dois avoir pour vous. Car vous ne faites que de m'en parler à tous propos, comme si j'y manquois de dessein premedité. Cependant si vous le faites consister à ne vous plus aimer, je vous assûre qu'il me sera impossible de vous satisfaire, & qu'il vaut bien mieux que vous m'ordonniez dés ce moment de mourir, puis que la mort me sera mille fois plus agreable, qu'un comman-

dement si injuste. C'est donc toûjours la même chose avec vous, lui repliqua cette Dame, & vous ne deviendrez jamais sage. Ne vous ay je pas apris, continua-t'elle, que je voulois bien qu'on m'aimât, mais que je n'êtois pas bien aise qu'on me le dit. Voila ce que j'apelle manquer de respet pour moy, & ce que je ne pardonne à personne. Mais Madame, lui répondit le Duc, il y a quelque jours ce me semble, que cette deffense n'êtoit pas pour tout le mon-

de, & ne me dites-vous pas, qu'il n'y avoit que mon Mariage, qui fit une partie de mon crime. Je ne vous ay pas dit cela, répondit la Dame, mais quand cela seroit, êtes-vous en état de me parler aujourd'hui, que vous n'ôtiez il y a trois jours. Non, Madame, lui répondit il, & je ne sçache pas qu'il soit arrivé aucun changement à ma fortune; mais ce que je vous puis assûrer, c'est que j'ai pû vous dire en ce tems-là, comme je fais aujourd'hui, que je

me meurs pour vous, & j'y ajouterai, pour vous en convaincre, que si vous aviez un peu de bonté pour moy, rien ne me pourroit empêcher non seulement de vous faire ma femme, mais encore de vous élever un jour à un rang, dont quelque ambition que vous ayez, vous auriez lieu d'être contentie. Je ne vous en dirai pas davantage, puisque vous ne le desirez point; mais souvenez vous d'une parole, que je vay vous dire, que quoi que vous valliez

mille fois plus que moy, vous refusez neanmoins une chose, à quoy vous pourrez avoir regret toute vôtre vie.

Un certain air de naïveté avec lequel il parloit, surprit cette Dame, qui sçachant qu'il étoit marié, ne voyoit pas qu'il lui put rien offrir de si avantageux. Toutesfois souhaitant qu'il pût dire vrai, & desirant déja d'en être instruite. Eh mon Dieu! abus que tout cela, lui dit elle, & ne sçavons-nous pas bien dequoi les hommes sont capables.

Que me pouvez vous dire, que des menteries, & quand j'aurois envie de les écouter, ne dois je pas resister à cette envie, puis que je sçay que vous ne me pouvez rien dire, qui me satisfasse.

Tout ce procedé aprenoit assez au Duc de Monmouth, qu'il n'êtoit tout-à fait mal-heureux, & que le seul obstacle qu'il y avoit à sa bonne fortune, êtoit qu'il avoit une femme. Ainsi continuant toûjours de plus en plus dans le dessein qu'il avoit de

lui en faire accroire, non non Madame, lui dit-il, je ne suis point un fourbe, quelque pensée que vous en ayez, & vous en conviendrez vous-même, quand vous serez éclaircie de ma destinée. Mais le peu d'empressement que vous avez de l'être, ne me marque que trop le peu d'état que vous faites de moy, vous seriez plus curieuse, si j'étois assez heureux de plaire, mais on se passe aisément de sçavoir les affaires d'un homme dont on ne fait pas de cas.

Cependant admirez ma foiblesse, & jugez de là de mon amour. Je meurs d'envie de vous conter les miennes, quoi que comme je vous ay deja dit, je ne puisse confier mon secret, sans qu'il n'y aille de ma vie; mais l'esperance que j'ay que vous serez plus sensible à l'ambition, qu'à l'amour, fait que je passe par-dessus toutes choses, si bien que je sens bien qu'il ne faut qu'une seule parole pour me determiner.

Je ne sçais lequel des

deux avoit le plus d'envie, l'un de debiter ses menteries, l'autre de les entendre. Cependant la dissimulation étant propre aux femmes, celle-cy fit encore tout son possible, pour lui faire accroire que cela lui étoit indifferent. Mais lui, qui pensoit que la chose n'auroit du succés, qu'entant qu'elle feroit paroître de la curiosité, joüa de son côté si bien son personnage, qu'elle fut obligée de lui dire, qu'ayant beaucoup d'estime pour lui, elle seroit ravie d'a-

prendre, qu'il ne l'eut point offensée. Que cela ne pouvant être, sans que sa condition ne fut toute autre qu'elle ne paroissoit, elle étoit toute prête d'entendre ce qu'il lui en voudroit dire, bien assurée toutesfois, qu'elle sçauroit bien demêler la verité d'avec le mensonge.

Le Duc de Montmouth l'ayant ainsi amenée au point qu'il desiroit, lui debita un discours qu'il avoit premedité depuis sa premiere declaration, & dont la substance étoit

telle. Que le Roy son Pere ne s'êtoit acquité que de la moitié de ce qu'il lui devoit en conscience, en le reconnoissant pour son fils, puis qu'il l'étoit non seulement, mais encore le legitime Heritier de la Couronne. Qu'il n'êtoit point un enfant de débauche, comme on le faisoit passer dans le monde, mais né d'un legitime Mariage, accomply avec les solemnités requises, en presence de plusieurs témoins, tous gens de consideration, & de probité,

& qui dans le tems ne manqueroient pas de rendre témoignage de ce qu'ils avoient vû. Que cela étant, comme il offroit de le lui justifier, & par ces témoins, & par de bons écris, il étoit évident que son Mariage avec la Duchesse de Montmouth ne pouvoit subsister, puis qu'elle n'êtoit pas de qualité à partager le Thrône avec lui. Que ce qui l'y pourroit placer, seroit si elle étoit selon son cœur; mais que n'ayant jamais eu aucune inclination pour elle, elle lui paroîtroit encore

core plus indigne de lui, quand il seroit apellé à une plus grande fortune. Qu'aussi depuis qu'il avoit connoissance de ce qu'il étoit veritablement, ce qui ne lui étoit connu que depuis un an, ou deux, il ne l'avoit point touchée: Qu'elle étoit pour en dire la verité, s'il en étoit besoin, mais qu'il croyoit qu'il n'en étoit pas necessaire, se plaignant assez hautement, qu'elle ne sçavoit, d'où lui venoit l'indifference qu'il avoit pour elle.

Aprés qu'il lui eut fait ce discours, & qu'il eut vu qu'elle commençoit à y ajouter foy, ce qu'il reconnut à plusieurs questions qu'elle lui fit, il lui dit pour rendre encore son affaire meilleure, qu'il avoit fait deux choses, qui lui avoient paru necessaires en l'état où il se trouvoit. La premiere de faire une protestation contre son Mariage, sans dire neanmoins pourquoi, l'autre d'aquerir des amis, & des creatures, afin que dans le tems que son Pere viendroit à

mourir, il put disputer ses droits à la pointe de l'épée, si le Duc d'Yorch qui y avoit interêt, se mettoit en état de s'y oposer. Que voila l'état où étoit sa fortune, & que pour celui de son cœur, elle en seroit toujours Maîtresse absoluë. Qu'il ne souhaitoit point la mort du Roy son Pere, & qu'il en prenoit Dieu à témoin; qu'au contraire, il sentoit bien qu'il en seroit fort affligé, cependant s'il y avoit quelque chose capable de lui donner de la consolation,

ce n'êtoit que la pensée (qu'il seroit alors en état de lui faire un present digne de sa personne. Que quoi qu'elle ne fut pas fille d'un Roy, elle étoit neanmoins d'un rang à en pouvoir devenir la femme, sans que celui qui l'auroit choisie, en put rougir. Qu'outre cela il étoit permis à un Roy d'Angleterre d'épouser qui bon lui sembloit, dont sans remonter bien haut, on voyoit un exemple en la Personne de Henry VIII. l'un des plus grands Rois qui eut jamais

regné, lequel dans le grand nombre de femmes qu'il avoit euës, avoit eu plus de soin de se satisfaire, que de remplir son ambition.

C'est ainsi que le Duc de Montmouth alloit au devant de toutes les objections qu'elle lui pouvoit faire, faisant tout son possible pour la tenter par des offres, qui ne lui coutoient que des paroles, & lesquelles il pensoit même être si peu en état de faire, qu'elles ne faisoient pas plus d'impression sur son esprit, qu'un songe a cou-

tume de faire sur l'esprit d'un homme qui dort. Mais comme il avoit affaire à une personne, qui étoit incapable de rien faire contre la vertu, & qui d'ailleurs avoit de l'ambition, il se trouva comme contraint dans la suitte de convertir dans une verité, ce qui n'étoit qu'un effet de son invention. Je vay expliquer tout cela dans un moment, & je n'ay pour cela qu'à continuer le fil de cette Histoire.

Il est certain, que quoy que l'on pût détruire sa-

cilement ce que ce Duc venoit d'avancer, l'envie que cette Dame avoit qu'il se trouvât veritable, fit qu'elle fut la premiere à se tromper elle même. Elle prit pour autant d'articles de foy, toutes les circonstances qu'il lui avoit debitées, & si elle eut peur de quelque chose, ce fut que jeune, & bien fait, comme il étoit, il n'oubliât bien tôt les sermens qu'il lui faisoit d'être fidele. Cependant comme elle sçavoit que l'amour vient de la resis-

tance, elle n'eut garde de lui faire connoître les sentimens, dont elle êtoit touchée, & s'êtant contentée de lui dire qu'elle lui souhaitoit toutes sortes de succés dans ses affaires, elle le laissa entre l'esperance que lui pouvoient donner de telles paroles, & la crainte qu'il pouvoit avoir d'un autre côté qu'on ne découvrit ses artifices.

Comme aprés cela, il avoit autant d'accés, auprés d'elle, qu'il le pouvoit desirer honnêtement,

la frequentation le rendit encore plus amoureux, de sorte que cette Dame voyant qu'il l'étoit à un point, qu'il ne pouvoit s'empêcher de le donner à connoître. Monsieur lui dit-elle un jour, vous sçavez que je ne vous vois que dans l'esperance que j'ai d'être vôtre femme, quand vos affaires auront réussi; cependant tout le monde, qui ne sçait pas mon dessein, ny le vôtre, juge mal de vous voir tant d'empressement pour moy. On m'en a déja a-

vertie en ſecret, ſi bien, que quoi que j'aye du moins autant de peine que vous, à ne vous plus voir, je ſuis obligée de vous dire, qu'il faut que vous retranchiez vos viſites.

Tout homme qui aura jamais été amoureux, comprendra aiſément combien ce compliment déplût au Duc de Montmouth. Il ſe jetta à ſes pieds, pour lui demander grace; mais elle, qui, outre qu'elle avoit l'honneur en recommandation, ne voyoit rien de

plus propre à entretenir ſon amour, que de lui paroître vertueuſe, n'en voulut rien rabattre, de ſorte qu'aprés qu'il eut pouſſé des ſoûpirs tout pleins de feu, & fait des plaintes fort touchantes, il fut obligé de ſe conformer à ſa volonté.

Le commerce des lettres ſuplea au deffaut des viſites, & il n'y eut point de jour, qu'il ne lui en écrivit trois, ou quatre. Mais elle ne jugea pas toûjours à propos de lui faire réponſe, s'ima-



ginant qu'un peu de difficulté ſeroit un aſſaiſonnement, qui pourroit peut-être n'être pas de ſon goût, mais qui en recompenſe ſerviroit à aiguiſer ſon apetit. Le ſuccés fit voir qu'elle avoit raiſonné juſte, s'il avoit paru amoureux auparavant, je ne ſçaurois dire ce qu'il parut alors, tant ſa paſſion fut violente. Il ne perdit pas une ſeule occaſion de la voir, dans les endroits où elle alloit, & comme il y a toûjours des gens qui prennent garde à ce

qu'ils



qu'ils n'ont que faire, on reconnût bien-tôt de quel esprit il êtoit poussé, ce qui donna sujet de parler à bien du monde.

Cette Dame n'avoit qu'une Mere, qui avoit pris grand soin de la bien élever; ainsi êtant au desespoir de tous ces bruits, & craignant d'ailleurs, que comme le Duc de Montmouth avoit d'assez belles qualités, pour se rendre agreable, il ne se fit aimer, pour couper court

tout d'un coup à cela, elle resolut de la marier. Il y avoit un Duc qui en étoit amoureux & c'étoit le Duc de.... il n'y avoit rien qui l'eut empêché de réüssir dans son dessein, que la prevention où elle êtoit pour le Duc de Montmouth, car il avoit du bien, & de la naissance suffisamment, pour aspirer à son Mariage, outre qu'il êtoit bien fait de sa personne, & qu'il avoit beaucoup d'esprit. La complaisance que la Mere avoit

pour elle, avoit été cause, qu'elle n'avoit pas voulu forcer son inclination, ayant reconnu qu'elle n'avoit pas grand penchant pour épouser celui qu'elle lui presentoit, mais cette complaisance cessant par les bruits qui couroient, & par le danger où êtoit sa fille, elle fut bien-aise de prevenir les suites fâcheuses qui en pouvoient arriver, de sorte qu'elle lui annonça qu'elle pouvoit se preparer à ce Mariage.

Il n'eſt pas neceſſaire que je diſe que cette nouvelle lui fut deſagreable, il eſt aiſé de le juger, par ce que j'ai dit cy-devant, & comme elle voyoit que rien ne la pouvoit diſpenſer d'obeïr, toute ſa reſſource fut de mander au Duc de Montmouth ce qui ſe paſſoit, & qu'ils étoient perdus l'un & l'autre. Le Duc ayant reçû cette nouvelle, fit moins de reflection à cent choſes touchantes, qu'il y avoit dans le billet, qu'au de-

ſeſpoir dont il étoit menacé, & étant reſolu de perir, plûtôt que de ſouffrir que ce Mariage s'achevât, il lui demanda une entreveuë, pour convenir avec elle des moyens de l'empêcher. Elle ne lui refuſa pas ce foible ſoulagement, étant prevenuë, que ce ſeroit la derniere marque qu'elle lui pourroit donner de ſon affection. Ils ſe virent dans la maiſon d'une de ſes amies, à qui elle fut obligée de confier ſon ſecret, & ils crû-

rent tous deux qu'il n'y avoit point de danger la connoissant pour ennemie du Duc d'Yorch, & s'imaginant qu'à cause du ressentiment qu'elle avoit contre lui, elle entreroit de meilleur cœur dans leurs interêts. En effet cette Dame, qui à l'exemple de celles de son sexe, avoit une grande demangeaison pour la vengeance, entendant parler des droits du Duc de Monmouth sur le Thrône, & que son dessein étoit d'épouser son

amie, aprés qu'il auroit fait rompre son Mariage, elle conseilla à cette amie de tout hazarder, plutôt que de manquer une occasion si avantageuse. Elle offrit donc de les servir l'un & l'autre en tout ce qu'elle pourroit, faisant voir une si grande passion dans tout son procedé, qu'il n'eurent point de regret de s'être adressez à elle.

Cependant comme tout cela ne concluoit rien, & qu'il falloit un reme-

de prompt pour le mal dont ils étoient menacez, ils raisonnerent tous trois ensemble, pour voir s'ils pourroient trouver ce remede. Enfin, aprés bien des discours inutiles, ils conclurent qu'il falloit demander du tems à la Mere, pendant lequel, la Dame qui venoit de parler, se chargea de faire éclore une affaire, qu'elle meditoit, & qui les tireroit de peine. Ils la presserent de leur dire ce que c'étoit, lui faisant

entendre, que cela les [illegible]eroit infiniment; mais elle leur fit réponse, qu'il suffisoit qu'elle l'eut conçeuë dans son esprit, & que quand il il en seroit tems, elle ne manqueroit pas de leur en faire part.

S'êtant ainsi separez, la fille se jetta aux pieds de sa Mere, pour la suplier de differer son Mariage de quinze jours, luy avoüant ingenuement, qu'elle ne pouvoit aimer, celui qu'elle lui vouloit donner pour

Mary, mais qu'ayant ce tems là devant elle ne feroit tout son possible pour le recevoir avec moins de repugnance; La Mere qui n'avoit garde de songer à ce qui se passoit, croyant qu'il n'y avoit point de fard dans ses paroles, lui accorda sa demande, & le Duc de Montmouth en êtant averty, fut tous les jours chez l'autre Dame, pour l'obliger à leur tenir parole. Elle le remettoit de jour à autre, & le terme que la Mere avoit don-

né, étoit ſur le point d'expirer quand enfin elle lui dit, qu'il lui devoit avoir grande obligation de ce qu'elle faiſoit. Qu'elle avoit eu ſoin non ſeulement de luy mênager deux hommes, qui l'alloient tirer de peine, mais encore qui donneroient un grand branſle, pour faire réuſſir les pretentions qu'il avoit ſur la Couronne. Qu'il ne doutoit point qu'il ne fallut pour cela rendre le Duc d'Yorch ſuſpect aux Peuples, &

le priver de ſes amis. Que le pretexte de la Religion, étoit un moyen indubitable pour en venir à bout. Qu'étant ſoupçonné d'être Catholique, on ajoûteroit foy aiſément à tout ce que ces deux hommes diroient de lui, qu'ils s'offroient de rendre faux témoignage pour lui rendre ſervice, & qu'il ne devoit pas manquer cette occaſion. Qu'il ne falloit pas cependant commencer l'accuſation par lui, parce qu'étant trop cher

au

au Roy ſon frere, il ſeroit peut-être capable par ſon credit, de faire avorter leur entrepriſe. Qu'il falloit diſpoſer auparavant l'eſprit des peuples, par des impreſſions avantageuſes, comme pouvoient être celles d'attaquer d'abord ſes creatures, leſquelles êtant miſes en juſtice, il leur ſeroit aiſé par-aprés inſinuer ſous main, qu'ils n'avoient agi que par ſes ordres.

Le Duc de Montmouth écoutoit attentivement

tout cela, & quoy qu'il fut assez genereux pour être touché d'horreur à une proposition si criminelle, toutesfois l'interêt de son amour luy avoit fait prêter l'oreille, sans songer à l'interrompre. Mais voyant que tout ce discours rouloit bien plutôt sur son ambition que sur son amour? Ah Madame, lui dit-il, est-ce là tout le secours que vous m'avez promis, & s'agit il icy de la Couronne d'Angleterre, ne prendrai-je

pas bien soin, continua-t'il, de mes droits, quand il en sera tems? & qu'est-ce que cela a de commun avec ma passion? Ah! Monsieur lui repliqua cette Dame, que vous allez vite, & si vous m'eussiez donné le tems de poursuivre, vous auriez veu combien vous m'êtes obligé; mais j'excuse vôtre impatience, & vous n'aimeriez pas, si vous êtiez autrement.

Ces promesses firent qu'il écouta patiemment ce qui restoit à dire à

cette Dame, & elle s'y prit de cette ſorte. Quand je vous ay dit, qu'il falloit que l'accuſation qu'on va intenter ſe faſſe contre les creatures du Duc d'Yorch, j'ay pretendu y enveloper vôtre Rival tout le premier. Vous ſçavez, & tout le monde le ſçait auſſi bien que vous; qu'il eſt dans ſes interêts, tellement que ce ſera, comme on dit communément, faire d'une pierre deux coups, puis que non ſeulement on n'aura garde de lui

donner vôtre Maîtresse aprés cela, mais encore que cela ruinerà le party du Duc d'Yorck. Mais Madame repliqua le Duc de Montmouth, comment entendez-vous cela? & pour faire soupçonner un homme d'être Catholique, pretendez-vous ruïner si fort sa fortune, qu'on lui refuse une fille qui lui est accordée, non Monsieur, lui répondit cette Dame, mais j'y joindrai une autre accusation qui le perdra. Je pretends

ne le pas faire accuſer ſimplement comme un particulier, mais comme un chef de cette Religion, c'eſt à dire comme un conſpirateur contre la Religion Anglicane, & s'il en eſt beſoin, contre la Perſonne du Roy vôtre Pere.

Le Duc de Montmouth ne put entendre cette propoſition ſans horreur, quoi qu'il vit bien qu'il ne s'en pouvoit faire de plus avantageuſe pour ſon amour, c'eſt pourquoi êtant touché d'un

ſentiment genereux? Ah Madame, luy dit-il, épargnons-nous de ſi grands crimes, & tâchons, s'il ſe peut, de venir à bout de nôtre deſſein, par un autre voye. Eſſayez-y, Monſieur, ſi vous voulez, lui répondit cette femme, d'un ton de colere (car elle s'attendoit à ſe voir faire de grands remerciemens, au lieu de ces reproches) mais pour moy ne croyez pas que je m'en mêle davantage. Mais, Madame, reprit

le Duc, ſongez-vous au fracas que cela va faire en Angleterre ? Mais Monſieur, lui repliqua cette Dame,ſongez-vous que vous allez perdre vôtre Maîtreſſe, & que vôtre Rival l'épouſe dans deux jours ? Il eſt vrai, lui dit le Duc, & je ſçai bien que je deviens le plus mal heureux de tous les hommes; mais auſſi d'un autre côté, je me deshonore pour toute ma vie, & quand cela ne ſeroit ſçu de perſonne, je le ſçaurai moi, & ç'en

est plus qu'il ne faut, pour me faire un reproche secret tant que je vivrai. Il est vrai, Monsieur, repliqua cette Dame, & vous avez raison: il n'y a rien de plus honteux, que d'user d'artifice quand il s'agit d'un Thrône, que l'on vous veut ravir, & je suis seur que genereux, comme vous êtes, vous aimeriez mieux que le Duc d'Yorch regnât, & ne me pas croire, que si vous regniez, en me croyant.

Jusques-là le Duc de

Montmouth n'avoit point pensé à ce Thrône imaginaire, & comme j'ai déja dit, il n'en avoit jamais parlé, que pour amuser la personne qu'il aimoit; mais cette Dame sçût si bien le toucher par mille discours qu'elle lui tint aprés celui-cy, qu'il commença à mêler un peu d'ambition, parmy beaucoup d'amour. Le crime ne lui fit donc plus tant de peur, qu'il avoit fait au commencement, & commençant à prendre plai-

ſit à de grandes chimeres, il crût qu'avec le ſecours qu'il pourroit tirer de ſes amis, il ſeroit en état un jour de pretendre à la Couronne. Voila comment aprés avoir eu des ſentimens digne d'un Prince, l'amour, & l'ambition, deux paſſions fatales au bonheur de tous hommes, conſpirerent contre ſon repos, & lui firent enfin finir la vie par une mort infame. C'eſt ce que nous verrons dans la ſuite de cette Hiſtoire, mais il s'agit

maintenant d'aprendre au Lecteur, quels furent les premiers pas qu'il fit, aprés s'être ainsi laissé seduire par cette Dame Il lui demanda qui étoient ces deux hommes, dont elle lui avoit parlé, & s'il y avoit moyen d'y prendre confiance. Elle lui fit réponse que c'étoient d'honnêtes gens, & qu'il s'y pouvoit fier comme à elle-méme; cependant le personnage qu'ils s'aprêtoient de jouer, étoit une bonne marque de leur

leur honnêteté, comme il auroit pû juger lui-même, si sa passion lui eut laissé seulement une once de bon sens.

Quoi qu'il en soit, ayant demandé à les voir, elle fit venir Oates, & Bedlovv, ces deux fameux faux Témoins, dont l'Angleterre a veu l'injustice recompensée, comme la vertu, jusques à ce qu'enfin, la verité triomphant du mensonge, il y en a eu un, qui a porté la peine que meritoit son crime. Pour

ce qui eſt de l'autre, ayant eu le bon-heur de mourir, avant que l'on découvrit leur impoſture, il s'eſt ſoûtrait à la Juſtice humaine, mais en a trouvé une là haut, qui ne lui a pas pardonné. Ces deux hommes aïant été preſentez à ce Duc, il s'informa de leur nom, de leur Pays & de leur employ. Et l'ayant ſatisfait ſur tout ce qu'il vouloit ſçavoir, il vit bien à leur air que ce n'étoit pas là leur aprentiſſage. Mais aprés s'être

determiné à être de moitié de leur crime, il fut bien aise de n'avoir pas affaire à des novices, se flattant, que comme il s'agissoit d'un Thrône, aussi bien que d'une Maîtresse, il seroit excusable envers tous ceux, qui selon les preceptes de Machiavel, pretendent que tout doit être permis, quand il s'agit de regner.

Ces deux Scelerats êtant donc encore encouragez par sa protection, & par l'esperance d'une grande fortune,

s'adresserent au Parlement, qui étoit alors assemblé, & ayant dit qu'ils avoient un avis de consequence à donner, & qui regardoit la Personne du Roy, ce Prince, qui étoit lui même à la tête de son Parlement, leur fit réponse, qu'ils n'avoient qu'a parler, & qu'on donneroit audiance. Ils debiterent là leur marchandise, qui fut trouvée de bon alloi. Car comme quelqu'uns de ces Membres étoient amateurs de nouveautés,

les autres zelez pour la Religion, & le reste de bonne foy ils se trouverent tous disposez à adjoûter foy aux impostures de ces deux hommes. Cependant ces faux témoins voulant donner lieu à toutes les nouveautés qu'ils avoient resolu d'introduire, firent le plan d'une pretenduë conspiration contre la Religion Anglicane, & contre le Roy, dans laquelle, ils firent tremper un grand nombre de personnes de condition,

& entr'autres l'Accordé de la Maîtresse du Duc de Montmouth. Pour donner plus de couleur à cela, un d'eux, qui avoit été Catholique, & qui pendant qu'il avoit fait profession de cette Religion, avait été employé par les Jesuites, à porter des lettres de Flandre, en Angleterre, & d'Angleterre, en Flandre, accusa cinq ou six Peres de cette Societé, qui étoient à Londre. Et ayant designé le lieu où ils étoient, ils furent pris

comme ils faisoient actuellement le service divin, tellement qu'il ne fallut point d'autres preuves, pour montrer qu'ils étoient veritablement de la Religion, dont on les accusoit. Ils en tomberent d'accord, & même ne nierent pas qu'ils ne fussent Jesuites, si bien que cette seule circonstance ayant été capable de faire croire au peuple, à qui il faut peu de chose d'ordinaire pour le prevenir, que tout ce qu'avoient déposé les té-

moins étoit veritable, on commença à entendre crier, qu'il falloit exterminer tous ceux de cette Religion. En effet il ne fit pas seur pour eux dans la Ville, & les choses en vinrent à une telle combustion, que sous ce pretexte on fit affront à quantité d'honnêtes gens.

Le Parlement sur la déposition de ces deux témoins, donna ordre qu'on arrêtât les accusés; ainsi le Duc de Monmouth vit son

amour en ſeureté, & toutes choſes contribuant d'ailleurs à contenter ſon ambition, il ſe crût fort obligé à celle, qui étoit l'ame de toutes ces nouveautés. L'affaire ayant pris d'abord un ſi bon train, le Duc de Montmouth s'abandonna à de grandes eſperances, & pour les faire réuſſir plus facilement, il commença à attaquer indirectement le Duc d'Yorch, voulant inſinuer, que comme il étoit le chef de la Religion Catholi-

que dans le Royaume, il étoit aussi le chef de cette entreprise. Le Roy d'Angleterre, qui étoit plongé jusques au col dans les plaisirs, étoit insensible parmy tout cela, & ne prenoit de mouvement, que celui que lui donnoient le Parlement, ou le Duc d'Yorch, & ce dernier reconnoissant que toutes ces nouveautés ne tendoient qu'à le perdre, tâcha de lui faire reconnoître la verité. Mais quoi que le Roy d'An-

gleterre fut persuadé de son innocence, & même de celle des Accusés, il n'osa cependant s'évertuer, voyant le peuple prevenu du contraire, & qui demandoit avec une obstination incroyable, qu'on fit le procés à ceux qui avoient été mis en prison.

Cela desesperoit le Duc d'Yorch, qui avoit le cœur aussi grand que sa Naissance; mais pour comble de mal-heur, il eut le déplaisir de voir arrêter le Secretaire de

la Duchesse sa femme, que les deux faux témoins accuserent pareillement de la conspiration. Cependant le peuple, qui étoit tous les jours prevenu de plus en plus que cette pretenduë conspiration étoit veritable, voulut qu'on fit justice des Accusés, & leur ayant été donné des Juges, ils furent condamnez à la mort. On ne fut pas tout à fait si vite pour les personnes de grande qualité, à qui il falloit plus de formalité,

lité, pour leur faire leur procés. Mais pour les autres, on en executa grand nombre, & entr'autres le Secretaire de la Duchesse d'Yorch. La pluspart moururent avec une grande constance, soûtenant jusques au dernier moment de leur vie, qu'ils ne sçavoient ce que c'étoit que cette pretenduë conspiration; mais on imputa cette constance à l'envie qu'ils avoient d'avancer la Religion Catholique, & à la promesse qu'ils s'ê-

toient faite les uns aux autres, qu'en cas qu'ils fussent découvert, ils mourroient plutôt, que de s'accuser.

Cependant le Duc de Montmouth triomphoit, & sa Maîtresse qui voyoit un grand acheminement à ses esperances, le traitoit aussi favorablement que sa vertu le pouvoit permettre. D'un autre côté le nombre de ses amis croissoit tous les jours, & l'on entendoit déja dire par tout le Royaume, que s'il n'étoit

pas destiné pour regner aprés le Roy son Pere, du moins en étoit-il digne. La fortune lui êtant si favorable de toutes façons, plusieurs Dames firent des avances pour être bien avec lui, & comme il n'étoit pas de ces gens qui croyent, que quand on aime une femme, il faille être cruel envers toutes les autres, il leur donna souvent quelques heures de son tems.

Ces sortes de passetems ne plûrent point

du tout à sa Maîtresse, & ne s'étant pû tenir de lui témoigner sa jalousie, il s'excusa, sur ce qu'a-yant besoin de tout le monde, dans l'état où il étoit, il se trouvoit obligé de faire caresse aux femmes, pour avoir les maris. Mais cette excuse ne paroissant pas bonne à cette Dame, elle se broüilla avec lui, & comme il ne pouvoit souffrir d'être mal avec elle, il fit tout ce qu'il put pour se raccommoder. Le dépit où elle étoit, fit qu'el-

le prit peine à fuïr tou-
tes sortes d'éclaircisse-
mens, quand il fut chez
elle, elle fit dire qu'elle
n'y étoit pas, & quand
il la trouva ailleurs, elle
s'engagea dans la con-
versation, & prit le tems
de sortir avec quelqu'un,
pour lui rompre tous ses
mesures. Il est aisé de
concevoir que cela ne
lui plut pas, lui, qui
ayant le vent en poupe
du côté de l'ambition,
croyoit que qui étoit
heureux en une chose,
le devoit être en toutes.

Et cependant comme il se flattoit qu'un moment de conversation apaiseroit sa colère ; il en rechercha l'occasion avec un soin imaginable, & crut qu'elle ne lui pouvoit plus échaper, à cause d'une conjoncture qui se presenta. Un Milord qui étoit fort bien auprés du Roy, mariant sa fille, donna grand bal ; où toutes les personnes de qualité furent priées ; le Roi lui même, qui étoit le Prince du monde le plus familier, y alla, & fut

ſuivy de toute la Cour.

C'étoit dans ces ſortes d'occaſions, où le Duc de Montmouth avoit accoutumé de briller davantage, & comme il danſoit bien, & qu'on s'y relâche d'ordinaire de beaucoup de façons, qu'on a coutume de faire ailleurs, il y avoit ſouvent trouvé de bonnes fortunes. Auſſi ne ſçavoit-il gueres d'aſſemblées, qu'il ne fut bien aiſe d'y aller, & pendant qu'il avoit demeuré en France, & femmes de

qualité, & bourgeoises, charmées de sa personne, lui avoient donné toute sorte de contentement lesquelles il auroit peut être eu de la peine à avoir sans cela. En effet il n'y a rien qui rende une personne plus hardie, que quand elle a un masque sur le visage, sur tout quand elle espere, que quelque liberté qu'elle puisse prendre, ce sera une chose qui demeurera ensevelie dans le silence. Or il avoit lieu d'esperer la même fortu-

ne dans l'assemblee qui se presentoit, où la plus-part tant hommes, que femmes, se preparoient d'aller en masque, c'est pourquoi ils faisoient faire des habits tout exprés, où la magnificence, & la galanterie, devoient paroître également. Cependant comme en l'état où il étoit, il ne pouvoit gouter aucun plaisir, il sembloit, qu'il voulut être le seul, qui ne prit pas part à cette réjoüissance. En effet il n'avoit encore

donné aucun ordre pour s'habiller ; mais ayant découvert par adresse, que la belle, avec qui il étoit broüillé, faisoit faire un habit, pour s'y trouver incognito, il resolut d'y aller de même, & n'oublia rien pour y paroître magnifique. Pour la reconnoître dans la foule, il fit venir le tailleur qui travailloit pour elle, & moyennant un present raisonnable, il sçût de lui comment seroit fait son habit, tellement qu'il crut ne s'y

pouvoir tromper.

Le jour venu, il se rendit dans l'assemble, où quoi qu'il y eut tout ce qu'il y avoit de beau en Angleterre, rien ne lui plut, parce que celle qui l'y amenoit, n'y paroissoit pas encore. Pour lui, quoi qu'il se voulut cacher, afin, que quand elle viendroit, il put l'entretenir tout à son aise, sa taille, & son air, le découvrirent. Plusieurs Dames, dont il avoit touché le cœur, l'apellerent par son nom:

mais leur voulant faire accroire qu'elles l'avoient pris pour un autre, il se contenta de leur faire la reverence, & de leur dire, en déguisant sa voix, qu'il n'êtoit pas celui qu'elles avoient pensé. Comme il étoit bien difficile de les tromper, il n'y en eût gueres qui ne trouvât à redire à ce déguisement; chacune s'imagina qu'il se vouloit cacher pour en aller entretenir quelque autre, & êtant toutes éprises de la même passion, elles

les furent aussi égale-ment jalouses. Or il faut sçavoir qu'elles ne lui avoient pas nuy à tout ce que nous avons dit cy-dessus, par le pouvoir qu'elles avoient sur leurs Maris, & par le grand nombre d'amis qu'elles avoient engagés dans ses interêts ; ainsi quoy que son dessein n'eût pas été d'abord, comme il avoit dit à sa Maîtresse, de se faire des creatures, en les voyant, mais seulement de passer son tems avec elles,

toutesfois partie par l'amour qu'elles avoient pris pour lui ; partie par la crainte qu'elles avoient de la Religion du Duc d'Yorck, qui s'êtoit enfin declaré publiquement Catholique, elles avoient mis ses affaires en si bon train, que ce Duc avoit été obligé de se retirer du Royaume. Aprés cela ses Partisans, & ses amis, l'avoient encouragé à découvrir ses pretensions, ce qu'il avoit fait en donnant une Requête au Parlement, par

laquelle il pretendoit faire voir que le Roy d'Angleterre avoit épousé sa Mere, & qu'étant venu en legitime Mariage, il n'y en avoit point d'autre que lui, à qui il apartient de regner aprés sa mort. Vn si grand succés avoit encore été suivy d'en autre, qui surpassoit ses esperances; les peuples charmez de sa personne, avoient demandé au Roy & au Parlement que le Duc d'Yorch fut exclus de lui succeder, & ils

avoient pris pour pretexte, que la Religion Anglicane n'êtant pas en seureté entre ses mains, il falloit y pourvoir en nommant un autre Successeur, c'est à dire, en choisissant le Duc de Montmouth, qu'ils n'osoient pas dire ouvertement être le legitime Heritier de la Couronne, mais qu'ils faisoient assez entendre être tel, par des nouveautés si dangereuses.

Le Duc de Montmouth, qui étoit redeva-

ble d'une partie de toutes ces choſes à l'amour, avoit lieu, comme il eſt aiſé de juger, d'en être ſatisfait. En effet s'il eut pû ſe contenter de ces feux paſſagers, qui ſont ſi ordinaires aux gens de ſon âge, on pouvoit dire qu'il étoit le plus heureux de tous les hommes; mais étant devenu pour ſon mal-heur amoureux de la perſonne que nous avons remarquées, il arriva que ce qui avoit fait ſon élevation, fit ſa perte. Voicy comme

les choses se passerent.

Toutes les Dames qui prenoient part en lui, voyant qu'il se cachoit d'elles à ce bal, & s'êtant doutées, comme j'ay dit cy dessus, que ce n'étoit pas pour rien, l'observerent de prés, & comme elles ne partoient pas les yeux de dessus lui, elles remarquerent, qu'une Dame ne fut pas pluôt entrée, qu'il ne se fut mettre auprés d'elle. De la maniere qu'il lui parloit elles jugerent encore qu'il

falloit qu'il eût beaucoup de choses à lui dire, de sorte qu'elles ne douterent point que ce ne fut elle, qui ne fut cause de son mépris. L'air de cette Dame, qui étoit tout-à-fait charmant, sa bonne mine, sa magnificence, & par dessus tout cela l'audiance favorable qu'elle prêtoit à ce Duc, ayant encore augmenté leur jalousie, il n'y en eût point qui n'eut voulu non seulement qu'elle n'eut été noyée, mais encore qui ne se fenit

autant d'averſion pour le Duc, qu'elle lui vouloit de bien auparavant. L'ingrate, diſoit l'une, entretenir une inconnuë en ma preſence, je ne m'étonne pas s'il s'eſt caché de moi. Le perfide, diſoit l'autre, eſt-ce là ce qu'il me promettoit il y a deux jours, quand il me faiſoit paroître autant de paſſion, que s'il m'eut veritablement aimée, ſont-ce là ſes fruits de ſes promeſſes? & qui l'eut jamais crû d'un homme qui paroiſſoit ſi ſincere.

Une autre, qui ſçavoit les amis qu'elle lui avoit donnés, lui reprochoit en ſecret d'être auſſi peu politique, que fidele, & rien ne la conſoloit que l'eſperance de lui ôter ces mêmes perſonnes, qui avoient tant ſervy à ſa fortune.

Parmy ces penſées de jalouſie, & de vengeance, la curioſité trouvoit ſa place, & il n'y en avoit pas une, qui n'eut un deſir extraordinaire de connoître ſa Rivale. Car enfin, quoi que leur

soupçon s'arrêtât quelques fois sur quelques personnes, elles changeoient de pensée un moment aprés, & soit dans la taille, ou dans les manieres, elles y croyoient voir de la difference; ce qui étoit cause qu'elles ne pouvoient faire de jugement assuré. Comme l'incertitude, & la jalousie, ne laissent gueres l'esprit en repos, ces Dames passerent de fâcheux momens, & l'une d'entr'elles, qui étoit encore plus curieuse que

les autres, voulant découvrir à quel prix que ce fut, qui étoit celle qui lui voloit le cœur du Duc, s'en fut trouver la Duchesse de Portmouth, Maîtresse du Roy, à qui elle fit remarquer l'entretien particulier qu'il avoit avec cette Dame. Quoy que cette Duchesse ne prit aucune part en la personne du Duc, neanmoins la curiosité lui étant naturelle, comme aux autres, elle fit part au Roy de ce qu'on lui venoit de dire. Il re-

connut ſon Fils auſſi-
tôt, malgré le maſque
qu'il avoit ſur le viſage;
mais ayant eu de la pei-
ne à deviner qui étoit
celle qui cauſoit avec
lui, il les fit aprocher
tous deux, à la ſuſcita-
tion de la Ducheſſe, &
leur dit de ſe demaſquer.
Ce fut un commande-
ment qui ne plut gueres
au Duc, mais ne pou-
vant ſe diſpenſer d'o-
beïr, il ôta ſon maſ-
que, & pria le Roy ſon
Pere de n'y vouloir point
obliger cette perſonne,
qui

qui avoit de puissantes raisons pour ne se pas faire connoître.

Ce discours fut un redoublement de jalousie pour toutes celles avec qui il avoit eu du particulier., & la personne qui avoit fait agir la Duchesse de Portmouth, lui soufflant aux oreilles qu'il ne falloit pas que le Roy lui accordat ce qu'il demandoit, ce Prince qui ne voyoit que par les yeux de cette Duchesse fit réponse au Duc, qu'il le prioit là

d'une chose qui n'étoit pas honnête à demander en si bonne compagnie, où s'il s'étoit relaché de la coustume, qui ne permet pas qu'il entrat de masques ; où il l'étoit, sans être connu, cela supposoit qu'ils se devoient desmasquer, dés qu'ils témoignoient le vouloir. Le Duc de Montmouth n'aïant plus rien à dire aprés cette réponse, la Dame se demasqua, & ne le surprit pas moins que toute la Cour ; car au lieu de cel-

le qu'il croyoit entretenir, il se trouva que c'étoit une fameuse Courtisanne. Comme il y avoit beaucoup de gens dans la compagnie, qui la connoissoient, & que le Duc de Montmouth étoit de ceux-là, il fut grandement mortifié, pendant que les autres étonnez de ce qu'il l'avoit preferée à un nombre infini de Dames de qualité, & de merite, en murmuroient entr'eux. Mais ce n'étoit rien en comparaison des Dames,

qui prenoient part en lui, & qui se croyant méprisée pour une personne qui en valoit si peu la peine, en eurent tant de dépit, qu'elles jurerent en elles mêmes d'en tirer vengeance.

Pour apprendre comment le Duc s'étoit si fort mépris, il faut sçavoir que sa Maîtresse, aprés avoir fait faire l'habit que portoit la Courtisanne, avoit été empéchée par sa Mere d'aller à ce bal, si bien que l'habit lui étant inutile aprés

cela, elle avoit dit au Tailleur de s'en deffaire, s'il en trouvoit l'occasion. La Courtisanne s'étant presentée sur ces entrefaites pour l'acheter, & en ayant donné plus que les autres, elle l'avoit eu, & comme elle étoit à peu prés de la méme taille, que cette personne, & qu'elle avoit le méme air, voila ce qui avoit été cause de la méprise.

Il seroit difficile de raporter l'excés de la confusion où se trouva le

Duc de Montmouth aprés cela. Cependant ce n'étoit pas si grand chose, s'il eut eu l'esprit de reparer ce qu'il avoit fait mais son desordre luy ayant ôté le jugement, au lieu de faire bonne mine à celles qui étoient causes que cette piece luy étoit arrivée, il n'en regarda pas une, & pour comble d'imprudence, il fit donner le lendemain les êtrivieres à cette Courtisanne, sans songer, que croyant parler a une autre, il luy avoit

dit des choses de la der-
niere consequence. En
effet il l'avoit entretenuë
à cœur ouvert sur les afai-
res du Duc d'Yorck, &
tout homme bien sensé,
aprés avoir reconnu la
beveuë qu'il avoit faite,
se seroit resolu ou à l'ôter
hors du monde, ou à la
faire enlever si loin, qu'-
elle ne pût jamais reveler
son secret. Mais aiant eu
encore l'imprudence,
comme je viens de dire
de la faire mal traiter,
elle s'en fut à Bruxelles,
où étoit le Duc d'Yorck,

& luy conta tout ce qui luy étoit arrivé.

Quoy que ce Prince n'eut pas besoin de cette nouvelle découverte, pour savoir que toute la persecution qu'il souffroit, lui étoit causée par le Duc de Monmouth, toutesfois il fut ravi des lumieres que cette femme lui donna, s'enquerant particulierement si elle ne savoit point pour qui il l'avoit prise. Elle lui dit que non; & que de peur qu'il ne reconnut à sa voix qu'il se

trompoit, elle n'avoit osé lui faire aucune question. Le Duc d'Yorck aprés l'avoir bien recompensée, lui dit de s'en retourner, mais elle qui étoit plus habile, que n'avoit été le Duc de Montmont, jugeant qu'elle en avoit été quitte à trop bon marché, & qu'il pourroit bien se raviser, au lieu de repasser en Angleterre, elle prit le chemin de France, où elle se croyoit plus en seureté. Et à la verité elle avoit pris le bon parti, si d'ailleurs

elle eût eu la précaution de ne pas faire savoir à ses amis où elle étoit. Mais la demangeaison lui aiant prise de leur écrire, le Duc qui aprés avoir fait reflexion à ce qu'il avoit fait, l'avoit conté à un de ses amis, cét ami luy dit qu'il avoit eu tous les torts du monde de ne l'en pas avertir plutôt, & qu'il y falloit donner ordre incessamment.

Les ordres qu'ils y donnerent, furent de faire un exacte perquisition de cette Courti-

ſane, & aprés qu'ils eurent découvert qu'elle étoit paſſée d'Angleterre, en Flandres, ou elle avoit veu le Duc d'Yorck, & de Flandres, en France, ils reſolurent d'envoyer quelqu'un à Paris, où elle s'étoit retirée, pour s'en défaire à quelque prix que ce fut. L'affaire fut faite comme ils le ſouhaitteroient, cette grande Ville, qui reſſemble plutôt à un monde entier, qu'à une ſimple Ville, & où il eſt plus facile qu'en aucun autre

endroit du monde, de faire de ces sortes de coups, aiant recelé ces assassins, ont crût que c'étoit des voleurs qui l'avoient fait, pour avoir son argent. Le Duc de Montmouth, qui n'étoit pas encore si fort dépourveu d'esprit, qu'il n'eut bien reconnu la faute qu'il avoit faite, se croiant en seureté par là, bannit la crainte qui l'avoit allarmé jusques alors; mais son ami lui aiant fait connoître, qu'il devoit s'y prendre plutôt, pour être ainsi

ainſi dans une profonde ſecurité, il lui conſeil-la le plus grand de tous les crimes, qui fut de ſe defaire du Roy ſon Pere.

Il eut fallu que ce Prince eut été le plus ſcelerat de tous les hommes, pour entendre une propoſition comme celle-là, ſans en fremir d'horreur. Auſſi lui fit-il paroître combien elle l'effrayoit en lui diſant tout en colere, qu'il eut à ſe retirer à l'heure même, & qu'il ne le vouloit jamais

voir. Mais cét homme, qui a l'exemple de tous ceux qu'on appelle politiques, ne se laissoit conduire que par un interêt, ouy, Monseigneur, luy dit-il, je me retirerai, & même le plustôt qu'il me sera possible, car aprés le precipice où vous avez jetté vos creatures, & celuy où vous vous êtes jetté vous-même par vôtre imprudence, il n'y a point d'autre parti à prendre pour eux. Vous croïez, continua-t-il, qu'à

cause que vous avés ôté du monde, celle à qui vous avés eu l'imprudence de dire vôtre secret, on ne vous sçauroit plus convaincre de rien. J'avoué que c'étoit un témoin qui vous pouvoit faire tort; mais n'a t'elle pas eu le tems de parler, & n'est-ce pas encore une faute, que vous avés faites? Helas elle n'est que trop grande, & j'en vois déja d'étranges suites, ou je suis bien trompé. Le Roy vôtre Pere ne vous reçoit déja plus,

comme il avoit de coû-
tume , & vous n'avez
point eu de plus fort en-
nemi que lui, quand il
s'est agi de s'opposer à
l'exclusion qu'on avoit
proposée contre le Duc
d'Yorck. D'où viens ce-
la, Seigneur, parce que
ce Duc ayant sçu tout
le détail de vos affaires,
lui a fait connoître que
tout ce que nous avions
avancé de la conspira-
tion, n'a été inventé que
pour le rendre suspect
auprés de lui. Et de fait,
on parle deja de le faire

revenir, aprés quoi vous ne serez pas long-temps sans voir si j'avois grand tort, de vous proposer ce que je viens de dire, car ou je me trompe bien, où l'on se defféra bien tôt de vous. Enfin vous étes dans un état à ne pas faire un pas d'orénavant qui ne vous conduise ou au throne ou au precipice; c'est à vous à choisir des deux, mais je vous avertis que les choses sont maintenant à un point, qu'il n'y a que les remedes

violons, qui vous puiſſent ſauver. Je ſçais bien que je vous propoſe une choſe qui fait horreur à la nature: Un fils attentera à la vie de ſon Pere, eſt une action qui choque les loix divines, & humaines, mais que ne fait-on point, quand il y va de ſa ſeûreté. Sera-ce un moindre crime à vôtre Pere d'attenter à vôtre vie, que vous d'attenter à la ſienne, & si ce qu'on nous apprend eſt vray, ſçavoir que la nature décent bien plû-

tôt, qu'elle ne remonte, c'est à dire qu'un Pere a bien plus de tendresse pour un fils, qu'un fils n'en a pour un Pere? N'est-il pas vray de dire, que le crime est aussi grand à son égard, qu'il le sçauroit estre au vôtre. Le Duc d'Yorck vôtre ennemi capital ne va pas oublier de luy remontrer que vous avez voulu broüiller son Etat, & croyez-vous qu'il soit plus indulgent envers vous, que Philippe II. Roy d'Espagne, le fut

envers Charles son fils unique. Je vous vois déja comme lui perir par la main d'un infame bourreau, & Dieu sçait si aprés cela, on épargnera vostre Maîtresse. Le même peril qui pend sur vôtre tête, pend sur la sienne, & c'est sans doute le mariage qu'on nous aprête à tous deux, mariage bien different neantmoins de celui dont vous vous êtes flatté.

Ce discours étoit pressant, & c'étoit tenter un

homme par les passions du monde les plus touchantes, puis qu'il luy faisoit sentir qu'il y alloit de sa fortune, de sa vie, & de son amour. Les deux premieres n'avoient fait cependant que l'ébranler, & il est croyable que sans la troisiéme, il auroit encore resisté aux attaques qu'elles lui donnoient, mais ne pouvant se representer sa Maîtresse expirant sous la main d'un bourreau, sans un desespoir inconcevable?

Et bien lui dit il, il faut se laisser conduire à sa destinée, & je remets donc la mienne entre vos mains. Taillez, rognez, & faites comme il vous plaira, j'apptouve tout ce que vous ferez, & que le monde perisse plûtôt que ma Maîtresse & mes amis.

Voilà ce qui donna commencement à cette conspiration dont on a tant parlé dans le monde, & qui a fait tant de tort au Duc de Montmouth. Cependant ce

qui l'y fit donner les mains, c'est qu'il s'étoit racommodé le matin avec sa Maîtresse, & il étoit encore tout rempli, non seulement des marques d'amitié qu'elles lui avoit données, mais encore de la crainte qu'elle lui avoit fait paroître qu'il ne succombat sous son dessein. C'est pourquoi elle lui avoit tenu à peu pré le même discours, que lui venoit de tenir, son Confident, c'est à dire que par un pressentiment secret de

ce qui devoit arriver, ou plustôt par un sentiment d'amour, elle avoit répandu une infinité de larmes, disant qu'elle avoit peur que ses ennemis ne prevalussent dans l'esprit du Roy son Pere, & qu'il ne lui en coustat la vie.

Ils se dirent mille choses extremement tendres dans ce racommodement, & aprés que le Duc se fut justifié des soupçons qu'elle avoit pu concevoir à cause de ses amourettes, elle luy dit

dit que tout le peril où il êtoit, ne luy venant que que pour l'amour d'elle, c'est à dire, parce qu'il s'etoit découvert à une autre, en croyant lui parler, elle lui promettoit, que s'il étoit assez malheureux pour perir dans la poursuite de ses desseins, elle ne lui suivroit pas d'un moment.

Quiconque a jamais aimé tendrement, jugera ce que des paroles comme celles-là, & sorties d'ailleurs d'une si belle bouche, étoient ca-

pables de faire. Ce n'est pas que j'entreprenne d'excuser ce mal-heureux Prince, son crime n'est pas de ceux pour qui l'on puisse avoir aucune indulgence, mais ce que je puis dire, c'est qu'il n'est pas le seul à qui l'amour ait fait tourner la cervelle. Quoy qu'il en soit, pour reprendre le fil de mon histoire, je dirai que s'étant abandonné entierement à la conduite de celuy qui luy avoit suggeré ce conseil. Son

premier pas fut de presser l'exclusion du Duc d'Yorck, afin que le Roy continuant toûjours de s'y opposer, ce lui fut un pretexte pour le rendre suspect lui même. En effet, comme le Duc d'Yorck s'étoit declaré Catholique, & que c'étoit mettre la Religion Anglicane dans un peril evident, les partisans du Duc de Montmouth prirent sujet de là de dire, qu'il falloit qu'il en eut juré la ruine, puis qu'il refusoit l'exclusion

du Duc d'Yorck. Il valoit autant dire tout d'un coup, qu'il avoit changé luy même de Religion, & que s'il n'en faisoit pas une profession aussi publique, que son Frere, c'est qu'il avoit plus de mesures à garder. Aussi tinrent-ils bientôt ce discours, aprés quoy passant plus avant, ils semerent parmy le peuple qui n'aimoit pas les François, & qui étoit jaloux des conquêtes qu'ils faisoient tous les jours, & que cette gran-

de union qui regnoit entre le Roy de France, & luy, au prejudice des interêts d'Angleterre, n'étoit cimentée, que parce qu'il esperoit tirer du secours de ce Prince, pour obliger ses sujets à embrasser non seulement la Religion Catholique, mais encore pour empieter sur leurs privileges. Qu'ainsi il attaquoit tout à la fois, ce qui devoit être plus cher à chacun que sa propre vie, sçavoir la conscience & la liberté.

C'étoit par ses discours, & par plusieurs autres de même nature, que les Confidens du Duc de Montmouth tâchoient de faire perdre aux peuples l'amour qu'ils avoient pour leur Prince, afin de rendre leur parricide moins execrable. Cependant pour donner toûjours plus de couleur à la pretenduë conspiration, qu'ils avoient debitée, ils presserent la mort de ceux qui étoient encore en prison, & sur tout des Seigneurs, dont

le Roy avoit fait differer le jugement par son authorité. Ce Prince, qui sçavoit qu'il y avoit nombre de seditieux dans son Etat, mais qui étoit bien éloigné de croire qu'il y eût une pareille conspiration contre luy, & dans laquelle encore trempoit son propre fils, laissa aller le cours de la Justice, de peur qu'en s'y opposant, ce ne leur fut un pretexte pour faire éclatter leurs mauvais desseins. Ainsi ces mal-heureuses victi-

mes étant abandonnées par la seule puissance, qui étoit capable de les preserver de danger, furent sacrifiées, sans avoir d'autre crime, que celuy de passer pour Catholiques, & d'être dans les interêts du Duc d'Yorck. Le Comte de Staffort Pair d'Angleterre fut du nombre de ces mal'heureux, & à l'âge de soixante & dix ans il perdit la vie sur un échafaut, laquelle il avoit conservée au milieu de plusieurs combats, où

il s'étoit trouvé pour le
ſervice des Rois ſes Maî-
tres. Pour ce qui eſt du
Duc de .... il y a bien
de l'apparence qu'il n'en
eût pas été quitte à meil-
leur marché, principale-
ment étant plus coupa-
ble que les autres, puis
qu'il avoit joint à leur
crime, celui d'avoir osé
aimer la Maîtreſſe du
Duc de Montmouth;
mais ayant eu le bon-
heur de ſe ſauver, il paſ-
ſa en France, d'où il vit
de loin, & ſans peril,
toutes les tragedies qui

ſe joüoient en Angle-terre.

Le Duc d'Yorck étoit toûjours à Bruxelles, d'où il n'oſoit revenir dans le Royaume, où la faveur de ſes ennemis lui faiſoit apprehender de ſuccomber ſous leurs artifices. Car il avoit beau mander au Roy que toute cette conſpiration pretenduë, pour laquelle periſſoient tant d'Illuſtres mal-heureux, n'étoit que chimere, ou il ne l'en croyoit pas, ou il n'oſoit pas faire paroître

qu'il l'en crût par les raisons que j'ai remarquées cy-devant.

Le Duc de Montmouth ne pouvoit qu'il n'eût beaucoup d'affaires parmi toutes ces intrigues, & il sembloit qu'il ne dut pas avoir le tems de faire l'amour. Cependant comme tout ce qu'il entreprenoit n'étoit que l'effet de cette passion, il ne faisoit rien qu'il ne consultât auparavant sa Maîtresse. Il lui avoit caché jusques-là le parricide auquel il avoit

consenty, mais croyant que c'étoit se dérober lui même le merite le plus éclatant qu'il pouvoit se faire auprés d'elle, il lui ouvrit son cœur, luy faisant entendre, combien il avoit eu de peine à s'y determiner, mais que dés le moment qu'on lui avoit parlé du peril qu'elle couroit, lui qui se resolvoit à perir plûtôt que de charger sa memoire d'une chose si épouvantable, n'avoit plus écouté ny reputation, ny tout ce que la

la nature luy pouvoit di-
re en faveur de son Pere.

Cette Dame trembla à une declaration si peu attenduë, & quoy qu'en luy contant le crime du monde le plus effroyable, il eut tâché de lui donner des couleurs pour le rendre moins noir, toutesfois ne le put il déguiser de maniere, qu'elle y donna son consentement.

Il est sans doute que s'il eut eu un peu de jugement, il se seroit bien passé de lui faire cette confi-

dence ; l'amour veut qu'on dise bien des choses, mais il y en a d'autres, dont il ne faut faire part à personne , & qu'il faudroit pour ainsi dire se cacher à soy-même. Or celle-là êtant de cette nature, c'êtoit vouloir lui faire perdre une partie de l'estime qu'elle pouvoit avoir pour lui. Quoy qu'il en soit ; soit que cette Dame eut trop d'horreur pour ce parricide, pour le pouvoir souffrir, ou qu'elle eut peur qu'il ne s'exposât à un

peril manifeste, elle fit ce qu'elle put pour l'en détourner, aprés quoy, voyant qu'il êtoit tellement prevenu par ceux de qui il prenoit conseil, que tout ce qu'elle luy pouvoit dire êtoit inutile, elle resolut de s'y prendre d'une autre maniere, pour rompre son coup.

Aprés y avoir bien pensé, elle se trouva dans un grand embarras. Tout ce qu'elle se pouvoit dire ne la satisfaisoit point, & il se presentoit autant

de difficulté, qu'elle se formoit d'expediens. Le seul qui luy paroissoit aisé, lui manquoit, qui eût été que le Duc se fut rendu à ses raisons. C'est pourquoi ne se rebutant point d'avoir été déja refusée, elle retourna à la charge, & lui dit, que plus elle songeoit à son dessein, moins elle avoit de repos, que la seule pensée qu'un fils fut capable d'attenter à la vie de son Pere, étoit pour elle quelque chose de si terrible, que depuis qu'elle

s'étoit mise en tête, qu'il avoit été capable d'en former le projet, elle lui avoüoit ingenuëment qu'elle ne sentoit plus pour luy la même tendresse, qu'elle avoit toujours eüe. Qu'elle se le representoit comme un barbare, qui n'étoit touché ny des sentimens de la nature, ny de toutes les remontrances qu'on luy pouvoit faire. Que cela luy faisoit penser, qu'elle ne seroit gueres en seureté avec luy, quand sa fantaisie seroit

passée, qu'il disoit qu'il n'avoit jamais aimé la Duchesse de Montmouth mais que peut-être l'aversion qu'il témoignoit presentement pour elle, ne venoit que de son inconstance, ou de la dureté de son naturel? qui l'assureroit qu'elle seroit plus heureuse, elle à qu'il ne falloit que la moindre maladie pour luy faire perdre un peu de beauté, dont on vouloit que la nature l'eût avantagée par dessus les autres. Que quand même

cela n'arriveroit pas, quel fond faire sur son amitié, luy qui dans le temps qu'il luy en témoignoit davantage, ne vouloit pas se dispenser pour l'amour d'elle, de faire le plus grand de tous les crimes. Qu'elle ne luy pouvoit cacher, que la confiance qu'il avoit en de certaines gens ne diminuât beaucoup de l'estime qu'elle avoit pour luy. Que cependant il y avoit bien de la differen-ce entre les sentimens qu'elle avoit ; & ceux

qu'ils pouvoient avoir, qu'ils ne le poussoient au parricide de son Pere, qu'afin, qu'étant plutôt élevé sur le Trône, il put plutôt les recompenser. Que leur avidité ne leur permettoit pas d'attendre qu'il reçeut, de la nature, ce qu'il luy vouloient faire acheter par une action, qui terniroit tellement sa memoire, que quand il auroit d'ailleurs plus de vertu luy seul, que tout ce qu'il y avoit eu de grands hommes, il ne laisseroit pas de pas-

ser pour le plus cruel de tous les tyrans. Qu'elle avoit plus d'interêt que personne, aprés les promesses qu'il luy avoit faites, de desirer de le voir sur le Trône, mais qu'elle renonçoit plutôt de bon cœur à toutes ses esperances, que de le voir noirci d'un si grand crime. Que quand tout cela ne se feroit point, à quel peril ne s'alloit-il point exposer. Qu'on ne faisoit pas perir un grand Roy, sans être obligé de se confier à une infinité

de personne, que s'il se trouvoit quelque infidele parmy un si grand nombre, n'êtoit-il pas un homme perdu, luy qui se voyoit chery de son Pere, desiré des peuples, & qui en un mot pouvoit attendre du benefice du tems, sans honte & sans peril, ce qu'on luy vouloit faire achepter avec un peril inconcevable, & une honte sans pareille. A quoy seroit-elle reduite, s'il succomboit dans un dessein si abominable, que Dieu

qui êtoit juste, ne permettoit jamais que des actions si noires puissent reüssir, qu'elle se le figuroit déja entre les mains de ses ennemis, à qui le Roy son Pere seroit obligé de se confier, voyant que celuy qui étoit obligé d'exposer sa vie pour la sienne, auroit été si dénaturé, que de la luy vouloir ravir. Que quand elle n'en mouroit pas de regret, ce qui étoit impossible neanmoins, toujours étoit-il seur qu'elle seroit envelopée dans sa

disgrace, elle pour qui l'on savoit qu'il faisoit beaucoup de choses, & qui ne manqueroit pas d'être soupçonnée d'avoir eu part à ses desseins. Que s'il n'étoit pas sensible à ce qui le pouvoit toucher luy même, il le fut du moins à ce qui la touchoit, qu'il se la figurât entre les mains des bourreaux, elle qui étoit destinée à n'être jamais que dans les siennes, pourveu qu'il voulut seulement se donner un peu de patience.

Elle

Elle accompagna ce diſcours d'une infinité de larmes, qui acheverent de determiner le Duc, qui étoit déja bien ébranlé par de ſi puiſſantes raiſons, tellement, qu'aprés avoir gardé un moment de ſilence : Ah Madame! lui dit il, que vous m'accablez par les reproches que vous me faites, & pouvez vous douter de mon amour, aprés toutes les preuves que je vous en donne tous les jours ; cela me

touche plus, que tout ce que vous me pouvez dire, & je vous avoüeray sans doute à ma confusion, que je crains plus de passer pour inconstant, que pour fils denaturé. Vous sçavez les raisons que j'ay euës pour perdre les sentimens de la nature, mais je n'en auroit point pour perdre ceux de l'amour. Vous êtes la plus aimable personne qui fut jamais, & quand je perdrois mille vies, pour vous montrer

combien je vous aime, je ne vaudray jamais les pleurs que vous répandez pour moy. Mais Madame, continua-t'il, vous n'avez qu'à les essuïer, & quoy que je connoisse qu'il n'y ait rien de plus dangereux que de quitter un dessein aprés s'y être embarqué si avant, vous pouvez conter, que dans quelque peril que je me jette, j'aime mieux tout hazarder, que de vous donner le moindre sujet de déplai-

ſir. Je romps dés à preſent toutes les meſures que je pouvois avoir priſes, & ſi je puis réüſſir dans mes deſſeins, ſans qu'il m'en coûte un ſi grand crime, ce ſera à vous ſeule que j'en ſeray redevable. Ah Monſieur! lui répondit cette Dame, que j'aime à vous voir rentrer dans les ſentimens, dont vous ne pouviez ſortir, ſans vous rendre odieux à tous les gens de bien, & quand ce ne ſeroit

que les reproches, que vous ne pouviez pas manquer de vous faire à vous même, étoit-il possible que vous fussiez en repos.

Elle lui dit ainsi quantité de choses, pour lui montrer qu'il avoit bien fait de se ranger à son devoir, & qu'elle lui en seroit éternellement obligée. Mais avec tout cela elle ne pût bien remettre son esprit de la crainte qu'il avoit, que ce changement ne fut nuisible à

ſes affaires. Et à la verité, tous ſes partiſans furent fort étonnez, quand ils virent qu'il avoit changé de ſentiment, & que tout ce qu'ils lui pouvoient dire, n'étoit pas capable de le faire revenir. Cependant les affaires étoient fort avancées pour l'execution d'une ſi abominable entrepriſe : Les gens qui devoient tremper leurs mains dans le ſang du Roy, étoient déja choiſis, les brigues faites

dans les Provinces, pour les faire declarer en faveur du Duc de Montmouth aprés un coup si abominable, des armes toutes prêtes pour armer cinquante milles hommes, en cas qu'il en fut besoin, & enfin toutes les mesures prises, soit que l'on eût la paix, ou la guerre. Or comme on ne pouvoit avoir fait toutes ces choses, sans faire part de la conspiration à quantité de personnes, un des Conjurés appre-

hendant que la chose venant à se découvrir, il n'encourut la peine que meritoit un si grand crime, resolut de s'en mettre à couvert, en avoüant tout ce qu'il en sçavoit. Et comme il n'ignoroit pas que le Duc d'Yorck, qui étoit enfin revenu en Angleterre, seroit ravy d'avoir dequoy perdre le Duc de Montmouth, il lui fit proposer par un de ses amis, que si on le vouloit assûrer de sa grace, il

reveleroit des choses, qui étoient de la derniere consequence pour le Roy, & pour l'Etat.

Le Duc d'Yorck, à qui, aprés la persecution qu'il avoit soufferte, il étoit naturel de souhaiter la vengeance, promit tout, mais comme on ne se contentoit pas de sa parole, on l'obligea d'en parler au Roy son frere, qui étant bien éloigné de croire, que l'avis regardât le Duc de Montmouth, ratifia tout ce que le Duc avoit

promis. Ainsi cét homme étant assuré de sa grace, deposa tout ce qu'il sçavoit de la conjuration, sçavoir que le Roy devoit être assasiné en allant à la chasse, aprés quoy on se devoit saisir de la personne du Duc d'Yorck, à qui on feroit le même traitement, si toutesfois on ne trouvoit pas plus à propos de lui faire son procés, comme à un homme qui auroit entrepris de violer les loix du Royaume & de ren-

verſer la Religion Anglicane. Que tout ce qu'on avoit fait accroire de la premiere conſpiration étoit faux, qu'Oates, & Bedlovv, étoient des gens qu'on avoit ſubornés, pour faire perir tous ceux qui pouvoient s'oppoſer aux deſſeins du Duc de Montmouth, qui étoit le Chef de l'entrepriſe, que cependant on avoit gagné pluſieurs Membres du Parlement, pour le faire declarer legitime

heritier de la Couronne, qu'on devoit faire accroire que le Roy d'Angleterre avoit épousé sa Mere, & qu'il n'y avoit que le Duc d'Yorck qui l'eût empêché de le reconnoître pour son veritable Successeur.

Enfin il specifia toutes choses par le détail, & en dit tant, & de si surprenantes, que le Roy d'Angleterre eût peur qu'il n'eût été suborné, pour lui faire faire quelque demarche

che, qui le broüilla avec ses peuples. Car il lui nomma un nombre infini de gens de qualité, qui trempoient dans la conjuration, de sorte qu'il sembloit qu'on voulut lui rendre tout le monde suspect. Le Duc d'Yorck, voyant que le soupçon où il étoit, pouvoit être cause de bien du malheur, lui conseilla de s'assurer toûjours des Conjurés, aprés quoy il pourroit examiner les choses plus à loisir. Mais soit

que l'interêt qu'il y avoit, rendit ses conseils suspects, ou que le Roy eût dessein de sauver le Duc de Montmouth, qu'il lui auroit fallu perdre, s'il l'avoit mis en Justice, il ne voulut pas aller si vite, disant que dans une affaire comme cella-là, il ne falloit pas accuser à la boulveve quantité de personnes de la premiere condition. Qu'il suffiroit de tenir la chose secrete, & qu'aprés qu'elle seroit bien éclair-

cie, il seroit temps d'en venir à cette extremité. Le Duc d'Yorck se desesperoit de lui voir prendre les choses de cette maniere, mais ne lui ayant pû faire changer de sentiment, il fallut bien qu'il se conformât à sa volonté.

Le Duc de Montmouth alloit cependant son chemin, sans songer au malheur qui le tallonnoit, & quoy qu'il eût prophetisé ce qui lui arrivoit, lors qu'il s'étoit rendu au

desirs de sa Maîtresse, ce qu'il en avoit dit, étoit plutôt pour luy montrer l'obligation qu'elle lui devoit avoir, que pour être touché d'aucun pressentiment. Aussi ne songeoit-il qu'à rassurer ceux que son changement avoit étonnés, mais comme chacun n'avoit pas à combattre comme lui les sentimens de la nature, il trouvoit plus de mécontens, que de gens qui se voulussent fier à sa parole. Ce fut

alors qu'il reconnut qu'il avoit eu tort de chagriner quantité de femmes, qui lui auroient pû rendre service en cette occasion. Mais comme elles avoient toutes sur le cœur, ce qui leur étoit arrivé au bal, il n'y en eut point qui ne détournat son Mary, son Frere, ou son Cousin, de s'attacher à lui, de sorte qu'aprés avec eu un nombre infini d'amis, il se vit presque abandonné.

C'étoit un presage certain du malheur qui pendoit sur sa tête, mais comme il trouvoit à se consoler dans l'amour, & qu'il ne pouvoit pas être mieux traitté, qu'il l'étoit alors de sa Maîtresse, il ne songeoit à rien moins qu'à cela, & même il auroit oublié facilement toutes les pensées d'ambition qu'il pouvoit avoir, si elle lui eut voulu accorder encore davantage qu'elle ne faisoit, c'est à dire

les choſes ſans quoy un amant n'eſt jamais content. Mais elle étoit trop habile pour le faire, elle ſçavoit que l'amour n'eſt bientôt plus rien, quand il n'y a point de deſir qui l'entretienne, ainſi, pour peu qu'il ſe voulut émanciper, elle le remettoit bientôt dans le devoir. Vous vous ſouviendrez, Monſieur, lui diſoit-elle, que vous avez promis de faire ma fortune, & non pas de me deshonorer,

il ne me faut pas un galant, mais un mary, & vous êtes encore bien éloigné de pouvoir être le mien ; puisque bien loin que vous soyez démarié, vous n'êtes pas plus avancé que le premier jour.

Cependant le Roy d'Angleterre sçachant qu'il avoit un Fils à pourvoir, marchoit lentement dans la recherche de ceux qu'on lui avoit indiquées, & se contentant de ne plus aller à la chasse, que bien

accompagné, il sembloit, qu'aprés avoir assuré sa vie, il voulut laisser un si grand crime impuni. Le Duc d'Yorck lui en disoit son sentiment à toute heure, & par l'amour qu'il avoit pour la justice, & par l'interêt qu'il y prennoit. Le Roy ne répondoit jamais non, mais il auroit autant vallu qu'il l'eut fait, puis qu'il n'en faisoit ni plus ni moins, ce qui desesperoit également le Duc d'Yorck. Cela

ne l'empêchoit pas même de s'adonner tout autant à ses plaisirs, qu'il faisoit auparavant, de sorte que les bals n'en étoient pas moins frequens à la Cour, de même que les débauches, où il étoit toûjours des plus avant, sans songer que c'étoit donner pretexte de médire de luy, & que même cela donnoit moyen à ses ennemis d'executer leurs malheureux desseins, car il alloit souvent chez des

particuliers, qui l'avoient invité à manger, ce qui à la verité faisoit voir qu'il étoit d'un bon naturel, & fort affectionné à ses sujets, mais à quoy neanmoins beaucoup de gens trouvoient à redire, croyant comme en effet il étoit veritable, qu'il eût été un peu plus seant à un Roy, de mieux garder son rang.

Quoy qu'il en soit, ne pouvant renoncer à ses plaisirs pour toutes les affaires qui étoient

ſur le tapis, il y eût un soir un grand bal chez lui, où toutes les perſonnes de qualité danſerent. Aprés cela il y eût un ballet, avec pluſieurs entrées, dont étoient pareillement toutes les perſonnes de la Cour, vêtuës les unes comme les autres, je veux dire celles qui étoient d'une même entrée. Le Duc de Montmouth, qui étoit bien éloigné de croire qu'on eût connoiſſance de ſes affaires, ne fut pas des

der

dernieres à s'y trouver, d'autant plus que le Roy avoit voulu que sa Maitresse en fut, & même il l'avoit mise d'une entrée, dont étoit la Duchesse de Portmouth. C'étoit le Duc qui avoit pris soin de son ajustement, & il la trouva si belle de cette maniere, qu'au moment qu'elle partit de chez elle, pour se rendre à Whitehall, (a) son amour lui fit faire mille folies. Cependant il ne sçavoit

pas que son malheur étoit plus proche qu'il ne pensoit, ce qui lui arriva encore neanmoins par son imprudence.

Le Roy, qui comme nous avons dit, ne sçavoit, que croire de l'avis qu'on lui avoit donné, continuoit de vivre comme il avoit de coûtume, sans être retenu d'aucune crainte, de sorte qu'à la reserve de quelques personnes, en qui il se confioit, dont il se faisoit accom-

pagner, il alloit manger à son ordinaire chez le premier qui l'invitoit. Or il arriva que le même jour de ce bal, il fut diner chez un Milord, où il trouva tout si bon, qu'il étoit encore à table bien avant dans la nuit, tellement qu'on n'attendoit plus que lui pour commencer. Enfin il vint, & soit qu'il fut plus gay qu'à l'ordinaire, ou qu'on crut qu'il ne pouvoit avoir demeuré si long-temps en débauche, sans s'en

sentir, il y en eût beaucoup qui crurent, qu'il avoit bû un coup plus que de coûtume. Le Duc de Montmouth fut de ceux-là, & comme aprés le dessein qu'il avoit eu, il étoit impossible qu'il eût conservé pour lui tout le respect qu'il lui devoit, il en murmura en lui-même, quoy qu'à dire vray son soupçon vint plutôt de son imagination que d'aucune action que fit le Roy, qui put faire ajouter foy

à cette penſée. Il ne ſe put tenir de témoigner ce qu'il penſoit à ſa Maitreſſe, qu'il démela dans toute la troupe, mais comme l'occupation que chacun avoit, l'empêchoit de la pouvoir toujours entretenir, il fut obligé de la quitter par plusieurs fois, & de la reprendre ſeulement, quand l'occaſion s'en preſenta.

Le bal fini, le ballet commença, où la reſſemblance d'habits lui ayant fait prendre la

Duchesse de Portsmouth, pour sa Maîtresse, j'enrage, Madame, lui dit il, de voir un Roy comme celui-là, & si je n'avois eu plus de soin de vous contenter, que de contenter mes amis, il y auroit déja long temps qu'il ne seroit plus en la peine de faire voir comme il fait ici, qu'il est beaucoup plus propre pour la table, que pour le Thrône. La Duchesse, à qui le Roy n'avoit rien dit de ce

qui se passoit, fut ex-trêmement surprise à ce discours, sur tout venant du Duc, en la bouche de qui il devoit moins être que de personne. Cependant se doutant bien qu'il l'avoit prise pour une autre, elle ne voulut point lui parler, de peur qu'il ne reconnut sa beveuë, & feignant d'avoir affaire ailleurs, elle se fourra dans la presse, prennant garde qu'il ne s'apperçeut de ce qu'elle deviendroit.

Le Duc fut étonné de ce qu'elle le quittoit si brusquement, mais s'imaginant qu'elle ne l'avoit pas fait sans raison, il s'attendit de la lui demander, quand il en trouveroit l'occasion. Elle se trouva bien tôt, toutes les entrées où sa Maîtresse dansoit, étant finies, elle se vint mettre auprés de lui, ayant autant d'empressement de lui parler, qu'il en pouvoit avoir, de parler à elle La premiere parole qu'il

lui dit, sur pourquoy elle l'avoit quitté avec tant de precipitation, à quoy ayant répondu qu'elle ne sçavoit ce qu'il vouloit dire? Ah Madame! reprit-il tout émeu, au nom de Dieu ne finissez point, & en croyant prendre quelque divertissement, ne me jettez point dans la peine du monde la plus terrible. Je ne sçay ce que vous voulez dire encore un coup, reprit cette Dame, & de la maniere que vous me

parlez, vous me jettez moy-même dans une peine inconçevable? Que vous peut-il être arrivé, pour paroitre tout troublé, comme vous êtes, & si vous ne me l'apprennez, j'ay bien peur que je ne tombe.... Il ne lui donna pas le temps d'achever, & l'ayant interrompuë, ah Madame! lui dit-il, je ne suis qu'un malheureux, & mon imprudence m'a perdu.

C'étoit la jetter en-

core dans un plus grand embarras, que de lui dire ces paroles, mais il ne l'y laissa gueres, si neanmoins c'est en être dehors, que d'apprendre la plus cruelle nouvelle qui fut jamais. Il lui dit la beveuë qu'il avoit faite, & l'ayant conjurée de sortir pour lui pouvoir parler un moment avec plus de liberté, il prit le temps qu'il entroit quelqu'un pour se retirer lui méme de ce lieu, aprés qu'elle lui eût promis de le sui-

vre. Ils entrerent tous deux dans un carrosse de loüage, le Duc ne voulant pas prendre le sien, ni celui de sa Maitresse, de peur qu'on ne sçût qu'ils étoient sortis. Il lui dit en chemin, que n'y ayant plus de seureté pour lui de demeurer en Angleterre, il étoit resolu de partir à l'heure même, pourveu qu'elle lui promit, non pas de s'en vouloir venir avec lui, car il avoit peur qu'une telle demande

ne

ne fut contre la bien-seance, mais de vouloir mettre sa vie en seureté. Qu'il ne falloit point douter que la Duchesse de Portmouth n'avertit le Roy de ce qu'il lui avoit dit, c'est pourquoi quoy qu'il ne l'eût point nommée, il étoit impossible qu'elle ne fut découverte, & par consequent exposée aux persecutions de ses ennemis. Qu'il avoit eu beau faire tout ce qu'il avoit pû, pour cacher l'amour qu'il avoit pour

elle, que cela n'avoit pas empêché qu'on ne s'en doutât, que c'étoit assez de ce soupçon, pour inferer que ce n'étoit qu'à elle, qu'il avoit tenu le discours qu'il avoit fait à la Duchesse, qu'ainsi sa perte étoit aussi indubitable que la sienne. Qu'il ne lui disoit point, que c'étoit pour l'avoir cruë, qu'il se voyoit à la veille de perir. Que quoi qu'il eût bien preveu qu'il se trouveroit mal de suivre son conseil, il feroit

encore la même chose ; s'il étoit au même état, qu'aussi bien loin d'apprehender la mort, il lui diroit franchement qu'il l'alloit attendre chez lui de sang froid, à moins qu'elle ne resolut de faire ce qu'il desiroit.

Il n'y a qu'une personne qui se soit trouvée dans ce détroit, ou dans un semblable, qui puisse concevoir la peine où se trouva cette aimable personne. Et le chemin s'étant fait in-

sensiblement pendant qu'elle avoit versé des pleurs, & donné de tristes regrets à sa fortune, enfin ils se trouverent à la porte d'un des amis du Duc de Montmouth, chez qui il vouloit aller, sans qu'elle eût pris encore aucune resolution Etant montez tous deux en haut, le Duc surprit extremement son amy, en lui apprennant l'état où étoit sa fortune. Cependant il ne parloit plus de partir, parce

que sa Maîtresse étoit encore incertaine de ce qu'elle devoit faire. Mais son amy, qui avoit plus de jugement qu'eux ne pouvant souffrir ces contretemps; treve ici de soupirs, leur dit-il, d'un ton d'homme; & songez à pourvoir à vôtre seureté, aprés quoi vous pourrez parler d'autre chose. Pour vous Monsieur, continua-t'il, parlant au Duc, pensez à changer d'habit tout mainte-

nant, de peur qu'on ne vous reconnoisse, & ma femme vous en va donner un des siens. Pour vous Madame, vous prendrez, s'il vous plait, par la même raison ceux de sa femme de chambre, & pour couper court tout d'un coup aux objections que vous nous pourriez faire, que la bienseance ne veut pas que vous suiviez un homme, ce ne sera pas lui que vous suivrez, mais ma femme, que

je veux bien exposer aux fatigues d'un voyage, pour vous tenir compagnie.

Cet homme expeditif, ayant ainsi parlé, ce fut à elle à prendre une prompte resolution. Mais elle avoit peine encore à se resoudre, tant il est vray, que c'est un pas bien difficile à faire à une fille bien élevée, que de quitter la maison paternelle. Et certainement ce n'étoit pas un petit obstacle dans son

esprit ; que de penser à quoy elle alloit exposer sa reputation, elle q'on ne manqueroit pas d'accuser aussi tôt de ne l'avoir fait que par libertinage, & pour suivre un homme marié. Car enfin tout le monde ne sçavoit pas les promesses qu'il y avoit entr'eux, & que c'étoit là le lien de son engagement. On ne devoit pas d'ailleurs sçavoir si tôt la necessité qu'il y auroit eue pour elle de prendre la fuite ;

tellement que c'étoient autant de combats, qui la déchiroient cruellement. Mais aprés avoir ainsi resisté à l'amour qu'elle pouvoit avoir pour la vie; car enfin elle n'ignoroit pas le peril qui la menaçoit, il lui fut impossible de songer qu'elle alloit être cause de la mort de son Amant, sans passer par-dessus toutes les considerations qui l'avoient arrêtée. Mais avant que de rapporter ces choses, je dois dire l'état où étoit le Duc.

Ce malheureux Prince qui étoit plus touché du peril où étoit sa Maitresse, que du sien propre, voyant que tout ce que lui avoit remontré son ami, n'avoit pas été capable de la persuader. Eh bien, Madame! lui dit il, il faut se resoudre à mourir, & je vous proteste que le soin que vous m'avez veu prendre de la vie, ne rouloit que sur la pensée que j'avois que la vôtre dépendoit de la mienne, c'est-à-

dire que je ne pouvois courre de peril, que vous n'en courruſſiez autant que moy. Et de fait la connoiſſance que vous avez de mes affaires vous rend auſſi criminelle, que je le puis être. Mais puis que vous nous obſtinez à perir, nonobſtant la porte que mon amy nous ouvre à tous deux, ce ſeroit vous tromper que de vous déguiſer ce que j'en penſe. Vous n'auriez pas ſi peu de ſoin de vos i[illegible] s'il

n'y avoit quelque chose qui vous arrête ici. Le Comte d'Essex sans doute n'a pas perdu son temps auprés de vous, & je vois bien enfin que de m'être fié à vôtre parole, c'est avoir voulu m'abuser moy-même. Il vous aime, continua-t'il, & je n'en puis douter, puis que je le sçay de vôtre propre bouche. Mais helas! je ne sçavois pas, & vous n'aviez garde de me l'avoüer, que vous l'aimiez tout aussi tendre

dre

drement qu'il vous aimoit. Voila pourquoi vous méprisez vôtre vie, & pourquoi je ne mépriseray pas seulement la mienne, mais pourquoy encore je seray bien-aîse qu'on me l'ôte Aussi-bien que ferois je au monde, aprés avoir éprouvé une si grande infidelité, & ne serois ce pas vouloir mourir tous les jours de douleur. D'ailleurs dois je avoir plus de peur que vous de la mort, vous que j'aime

S

du moins autant que vous pouvez aimer mon Rival, & à qui vous n'auriez jamais donné vôtre cœur, si vous ne l'aviez donné qu'au plus fidele, & au plus amoureux. Mais brisons-la Madame, comme tous ce que je vous peux dire maintenant vous est desagreable, vous le tournez sans doute comme il vous plait, ainsi vous allez croire que ce ne sont là que des paroles, & que je n'ay garde de

me sacrifier, comme je le dis, mais apprenez qu'un homme qui a peu concevoir d'aussi hautes pensées que les miennes, ne sçait ce que c'est que de trembler.

Je vay donc me livrer moi même à mes ennemis, peut-être qu'ayant entre leurs mains la proye qu'ils cherchent depuis si long-temps, il ne songeront pas à en avoir d'autre; heureux, si je puis, aprés vous avoir

embarquée dans un si grand peril, vous en retirer au prix de tout mon sang, toute infidele que vous êtes.

Il y a de l'aparence qu'il ne croyoit pas ce qu'il disoit, & cette belle personne lui donnoit tous les jours trop de marques de son amitié, pour se mettre en tête qu'elle pût avoir de l'estime pour une autre. Il est bien vray que le Comte d'Essex lui avoit rendu mille assiduités, mais bien

loin qu'elle y eût été sensible, elle s'en étoit divertie avec lui, & la confidence qu'elle luy en avoit faite, marquoit assez qu'elle n'avoit jamais eu de mauvais dessein.

Quoy qu'il en soit, soit que la plainte soit naturelle à un amant, ou qu'il ne sçût à qui s'en prendre du refus qu'elle faisoit de le suivre, il voulut s'en aller aprés cela, pour executer apparemment [illegible] qu'il venoit de lui

dire. Mais elle qui ne pouvoit voir sa jalousie, sans être atteinte d'une douleur qui approchoit fort de la sienne, si tant est neanmoins qu'elle ne fut pas aussi grande: Ah Monsieur! lui dit elle, que vous êtes injuste avec vos soupçons, & se peut il que vous m'accusiez, vous pour qui j'ay tant fait de choses, & pour l'amour de qui je me vois à la veille, ou de perir sur un échaffaut, ou

d'être bien-tôt ſans honneur. Vous croyez ſans doute, que ce n'eſt rien que cette extremité, & vous voulez y joindre les reproches, comme ſi je n'en avois pas plus que je n'en puis porter. Pourquoy chercher ainſi à m'accabler, & ne ſuis je pas aſſez mal-heureuſe, ſans que vous me la rendiez encore davantage. Sauvez vous Prince infortuné, mais donc le mal-heur, quoy que vous puiſſiez dire, ne

ſert qu'à vous rendre encore plus cher que vous n'avez jamais été à mon cœur. Vos ennemis n'en ſont pas, où ils penſent, pourveu que vous vous puiſſiez mettre en ſeureté, & il ne faut rien pour rendre vôtre fortune auſſi glorieuſe, qu'elle paroît maintenant deplorable. Plût à Dieu, pour moy, continua-t'elle, que je puſſe entrevoir comme vous quelque eſperance de ſalut, mais mon ſort

eſt tellement à plaindre, que de quelque côté que je me tourne, je ne vois rien que danger, ou pour mieux dire que precipices. Si je me reſous à vous ſuivre, je perds ma reputation, & me rends indigne de vous, ſi je ne vous ſuis pas, je m'expoſe à une mort aſſurée, & peut être encore ſuis je cauſe de la vôtre, puis que vous êtes dans la reſolution de perir; étrange deſtinée pour une fille, qui,

s'il eſt bien à moy de le dire, à quelque vertu, ou pour parler plus juſte, qui eſt née vertueuſe, mais de qui l'on va mal juger, puis que l'amour que j'ay pour vous, me contraint malgré moy de faire un pas, dont je cours grand riſque de me repentir toute ma vie. Ouy mon cher Prince, reprit elle, je vous ſuivray puis que vous êtes jaloux, & que ſans cela vous n'êtes pas reſolu à partir. Mais ſouve-

nez vous, qu'il n'y a que vôtre interêt qui m'y oblige, & que s'il vous arrive jamais de me faire voir par quelque reproche que vous jugiez mal de ma vertu, je l'attribueray à ce que vous me faites faire maintenant, de ſorte que pour m'en punir, j'attenteray moy-même à cette vie, que vous m'obligez de conſerver aux dépens de ce que j'ay de plus cher.

L'abſence de l'amy du Duc de Mont-

mouth, qui étoit sorty de la chambre, pour donner ordre à leur départ, avoit été cause qu'ils avoient perdu un temps si precieux à ce fatras de douceurs, qui étoient si fort hors de saison. Ainsi étant tout en colere de ne les pas trouver plus avancez, que quand il étoit sorty, il les querella fortement, & même sa femme ne fut pas exempte de ses reproches pour l'avoir souffert. Vrayement, disoit il au

Duc

Duc de Montmouth, avec une liberté, qui peut-être ne lui étoit pas trop agreable, c'est bien ici le temps de faire l'amour, pendant que vous touchez à l'échaffaut, & quelle esperance avoir d'un Prince, qui fait les choses si fort à contre-temps. S'il eût eu le temps de le quereller davantage, il n'y auroit pas manqué, & il étoit sans doute assez en colere pour cela, mais le temps lui étant pre-

cieux, comme il l'avoit bien remarqué lui même, tout ce ressentiment s'appaisa, par la diligence que firent le Duc, & sa Maîtresse de se déguiser.

Ayant ainsi tous deux changé d'habit, ils monterent dans deux chaises roulantes, sçavoir deux dans l'une, & deux dans l'autre, & pour la bienséance, les femmes furent ensemble, & les hommes de même. Ils firent six lieuës avec les mêmes

chevaux, courant toûjours à toute bride ſans ſe ſoucier de les crever, car la conjoncture ne permettoit pas d'avoir égard à ſi peu de choſe: Au bout de ces ſix lieuës, ils trouverent un amy qui leur donna d'autres chevaux, & n'ayant pas manqué ſur toute la route d'en avoir toûjours de frais, ils firent une ſi grande diligence, qu'avant que le Roy d'Angleterre eût envoyé faire deffence d'embarquer perſonne,

ils trouverent un maître de vaisseaux, qui fit marché avec eux pour les passer en Hollande.

Pendant que tout cela se passoit, la Duchesse de Portmouth impatiente de dire au Roy d'Angleterre ce qu'elle avoit appris, le pria de faire cesser le bal, plûtôt qu'il n'auroit fait, feignant de se trouver incommodée. Mais elle ne fut pas plûtôt en particulier avec lui, qu'elle lui dit ce qu'elle avoit en-

tendu, le conjurant de prendre soin de sa vie, qui étoit en grand danger, s'il souffroit de pareils attentats. Comme elle étoit entierement dans ses interêts, il n'eût pas le moindre soupçon qu'elle ne lui dit la verité, & se laissant toucher par les preuves qu'elle lui donnoit de son amour: Ah Madame! lui dit-il, c'en est trop, & il faut punir ce fils denaturé. Il y a déja quelques jours que le Duc

d'Yorck m'avoit dit la même chose, mais j'avois peine à le croire d'un fils, que j'ay tant aimé, & en qui je croyois plus de vertu, qu'il n'en fait paroître. A ces mots il appella son Capitaine des Gardes, & lui donna ordre d'aller arrêter le Duc de Montmouth. Il manda aprés cela le Duc d'Yorck, à qui ayant dit ce qu'il venoit de faire, ils tinrent conseil ensemble, pour sçavoir comment ils s'y

devoyent prendre, pour s'assûrer des autres Conjurés.

Quoy qu'il dût être fâcheux à ce Duc, que le Roy en eût plûtôt crû la Duchesse de Portmouth que lui, neanmoins la joye qu'il avoit de ce qu'il avoit pris une resolution conforme à sa gloire, & à ses interêts, fut cause que la reflection qu'il y fit, ne le touchât pas tant que de merveilles. Il lui dit ce qu'il croyoit à propos pour sa seu-

reté, mais la joye où il étoit, fut beaucoup diminuée, par le raport que fit le Capitaine des Gardes, que le Duc de Montmouth ne se trouvoit point. Il soupçonna le Roy son frere de l'avoir fait évader par un excés de tendresse, mais n'osant en dire ce qu'il en pensoit, il se contenta de lui suggerer de faire arrêter incessamment ceux qui trempoient dans la conspiration afin que n'ayant pas le temps d'être

avertis, on pût sçavoir par leur bouche quantité de choses, dont celui qui l'avoit revelée, n'avoit pû l'instruire. Il y en eût de pris, & entr'autres le Comte d'Essex, mais la plûpart qui étoient des amis de celui chez qui le Duc étoit allé au sortir du bal, ayant été avertis de sa part, s'étoient sauvez, & si le Comte d'Essex ne l'avoit pas été, comme eux, c'est que le Duc de Montmouth avoit prié son

amy , de n'envoyer personne chez lui, tellement que le ressentiment qu'il avoit de ce qu'il avoit ósé courir sur ses brisées, l'emporta pardessus les obligations qu'il lui pouvoit avoir d'ailleurs. Car ce Comte s'étoit jetté genereusement dans son party, & quoy qu'il fut devenu son Rival, il avoit plûtôt taché de se faire aimer de sa Maitresse, que de songer à le perdre par une perfidie. Aussi étoit ce

un homme d'une grande resolution, ce qu'il avoit toûjours témoigné durant sa vie, mais ce qu'il témoigna encore plus fortement par sa mort. Car la premiere chose qu'il demanda, quand on l'eût conduit dans la Tour de Londres, fut si le Duc de Montmouth étoit arrêté. On lui dit que non, à quoy il répondit genereusement, qu'il en étoit bien-aise; & que ce lui seroit un surcroit d'affliction s'il avoit été



aussi malheureux que lui. La consideration qu'il avoit pour sa Maitresse, ou plûtôt la crainte qu'il avoit de la mettre en peril, fit qu'il n'osa demander d'abord de ses nouvelles, mais un de ses gardes lui ayant dit, sans penser à l'interêt qu'il y prennoit, qu'elle s'étoit sauvée avec ce Duc, car enfin on avoit appris qu'ils s'en étoient allez ensemble. Comment, lui dit ce Comte, elle s'est sauvée avec le Duc

Duc ? vous mocquez vous, & n'a-t'elle pas trop d'honneur pour cela. Le garde lui dit qu'il n'y avoit rien de plus vray, & lui ayant assûré que la chose étoit si publique, que ce seroit vouloir se tromper soy-même, que de la mettre en doute. Cela est bien vilain, lui dit-il, si cela est, & je ne l'aurois jamais crû, Mais je vous prie de vous en informer encore, afin que je n'en puisse plus douter.

Le garde lui promit qu'il le feroit, plûtôt neanmoins pour le contenter, que pour le besoin qu'il en eût. Et le Comte luy ayant demandé le lendemain s'il s'étoit informé de ce qu'il l'avoit prié, comme il lui eût confirmé la chose, il lui dit de le laisser seul, & qu'il seroit bien-aise d'être une heure ou deux en son particulier. Le garde fit ce qu'il vouloit; mais quel particulier, bon Dieu! souhaitoit-il.

Il ne se vit pas plûtôt seul, que plein de jalousie, & de desespoir, il se coupa la gorge avec un rasoir. Il est vray semblable de croire, qu'avant que de faire un coup si enragé, il fit plusieurs lamentations sur le malheur de son amour, & sur le peu de vertu de sa Maîtresse, mais comme je n'y étois pas, & qu'il faudroit que je le fisse parler de moy-même, si je voulois rapporter ce qu'il dit, j'aime

mieux que le Lecteur s'imagine lui même tout ce qu'il se pût dire, que de lui faire un recit, qui ne seroit pas conforme à la verité, car quoy que je tâchasse d'entrer dans la passion de ce malheureux Comte, il faudroit pour y reüssir, que je fusse fort amoureux, & qui plus est plein de desespoir, & je ne suis (graces à Dieu,) ny l'un, ny l'autre, ce qui feroit que j'y reüssirois fort mal. Quoy qu'il

en soit, comme en l'état où il étoit, c'est-à dire comme aprés le crime qu'il avoit commis contre son Roy, il ne pouvoit eviter de porter sa tête sur un échaffaut, on crût aisément, que pour se sauver de l'infamie de mourir en public, il avoit mieux aimé mettre ainsi la main sur soy-même. Et cette opinion seroit encore probable, si ce n'est que voulant laisser à la posterité un monument

éternel, qu'il se trouvoit encore des gens assez fous pour mourir d'amour, il écrivit sur ses tablettes un moment avant cette belle action ce qui l'avoit poussé à la faire.

Cependant les amis du Duc de Montmouth le voyant sauvé, publierent que tout ce qui se disoit de sa conspiration étoit faux, & comme il n'y en avoit point de preuves jusques là, on supprima ces tablettes, afin que chacun

imputât le desespoir du Comte à la crainte, comme je viens de dire, qu'il avoit euë de servir de spectacle au public. Mais cette precaution étoit bien inutile, & de fait il étoit impossible qu'on ne sçût bien tôt des nouvelles de toutes choses par les autres prisonniers, entre lesquels il y avoit le Comte d'Argille, personne de qualité, & de consideration. Il s'étoit engagé dans cette entreprise, par la haine

qu'il portoit au Roy, & au Duc d'Yorck, plûtôt que par l'amour qu'il avoit pour le Duc de Montmouth. Car s'il eût pû, il auroit éteint jusques au dernier du sang Royal, passion dont il avoit herité de ses Ancestres, qui en toutes sortes de rencontres, avoient toûjours excité des troubles & des revoltes contre leurs Souverain, aussi l'on remarque que le Roy d'Angleterre, j'entends celui à qui il arri-

va, ce qui ne s'étoit jamais veu, c'est à dire de perdre la tête sur un échaffaut par arrêt de ses peuples, n'avoit point eu de plus cruel ennemy en Escosse dont cette maison est originaire.

Le Roy d'Angleterre d'aujourd'huy, ayant donc un Pere à venger, conjointement avec ses interêts, n'avoit garde de s'endormit à son châtiment. Ainsi sa mort étoit inevitable, & qui plus est une mort in-

famine, mais qui étoit encore moindre que son crime. Aussi personne ne parloit pour lui, & quelques amis qu'eût le Duc de Montmouth, & tous ceux qui étoient de son party, ils n'avoient garde de se montrer dans une si méchante cause, outre qu'ils étoient dispersez çà & là, ou pour mieux dire cachez de peur d'être reconnus pour complices. Le Parlement n'étoit donc plus composé de gens

à leur devotion, mais bien des creatures du Duc d'Yorck, qui n'avoit pas oublié de se servir de cette conjoncture, pour se faire rendre la justice, qui étoit dûë à sa Naissance.

Le Comte d'Argille qui étoit un homme de cœur, & de resolution, sçachant bien lui-même qu'il avoit merité la mort, y étoit déja tout preparé, & même on ne l'eût pas laissé trainer si long temps, si ce n'est qu'on vouloit

qu'il confessât beaucoup de choses, qu'il devoit sçavoir mieux qu'un autre, attendu qu'il étoit un des plus considerables de tout le party. Mais ses Juges y perdoient leur temps, & il étoit resolu de souffrir plûtôt toutes sortes de tourmens, que de jamais accuser personne. Le Roy voyant son obstination, conclud dans son Conseil de le traiter à la derniére rigueur; mais il trouva moyen de se sauver de la

la prison, & voici comme la chose arriva. On avoit laissé la permission à ses parens de l'aller voir, & une de ses filles y étant allée avec un page qui lui portoit la queuë, ce page donna ses habits au Comte, & prit les siens. Il y avoit bien neanmoins de la difference entre l'âge de l'un & de l'autre, & même les traits du visage étoient tout differens. Mais pour tromper les gardes qui l'auroient pû reconnoî-

tre en ſortant, il s'aviſa d'une ruſe, qui fut qu'approchant de l'endroit où ils étoient, il laiſſa tomber la queuë de la robe de ſa fille, qu'il avoit priſe, comme s'il eût été veritablement ſon page, & elle feignant d'en être en colere, lui donna un ſoufflet en preſence de tous ces gardes, qui ſe mirent à rire. Cela donna occaſion au Comte d'Argille, de tirer ſon mouchoir de ſa poche, pour ſe ca-

cher, comme s'il eût eu de la confusion, qu'on le vit, aprés l'affront qu'on lui venoit de faire en si bonne compagnie. Outre cela il se baissa, passant devant eux, faisant semblant de reprendre la queuë de la robe, & les gardes étant bien éloignez de croire, qu'il y eût du mystere à tout cela, le laisserent passer sans y prendre garde.

Il vint trouver le Duc de Montmouth, qui étoit en Hollande

il y avoit déja quelque temps, & que le Roy son Pere y souffroit, ne se pouvant resoudre à le faire perir. Car pour peu qu'il eût fait dire aux Etats; qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils lui donnassent retraite, c'étoit un Prince qui n'eût sçû où donner de la tête, à moins que de s'en aller si loin, que ses ennemis n'eussent sçû où il étoit.

Sa Maîtresse croyant que ses affaires étoient fort secretes, se tint

chez la Dame avec qui elle étoit venuë, où elle voulut paroître toûjours en la même qualité, c'est à dire ne point changer d'habits, afin du moins que ceux de qui elle n'étoit pas connuë, ne conceussent pas méchante opinion d'elle. Cependant comme elle ne laissoit pas de briller aussi bien que si elle eût été dans son naturel, il ne venoit personne dans la maison, qui ne fit un jugement avantageux

de ſon merite. Il y en avoit même, qui ne pouvoient s'empêcher de dire, que la femme de chambre valloit bien la Maitreſſe, dont le Duc de Montmouth rioit en lui même, s'applaudiſſant dans le même temps d'aimer une perſonne ſi accomplie. Et certes pour en dire la verité, c'étoit d'elle qu'on pouvoit dire avec juſte raiſon, qu'elle ne faiſoit que croitre, & embellir. Comme il y avoit déja

deux ans qu'il l'amoit, & que dans ce temps-là elle n'avoit que ſeize ans, deux années avoient fait des merveilles en ſa perſonne. C'étoit un tein qui faiſoit honte aux roſes, & aux lys, s'il m'eſt permis de me ſervir d'un terme ſi commun, mais qui neanmoins exprime ma penſée, mieux que tout ce que je pourrois dire. Un viſage fait au tour, des yeux vifs naturellement, mais qui pe-

roiſſoient languiſſans, quand elle vouloit, cependant dont les regards étoient plus à craindre dans ce temps-là, que dans tout autre, ſi bien qu'on eût dit qu'ils n'étoient ainſi mourans, que pour faire mourir ceux ſur qui ils ſe tournoient. La bouche comme les yeux, c'eſt à dire la plus agreable du monde, mais tout auſſi dangereuſe qu'ils pouvoient être. En effet, je l'aurois donné à

l'homme le plus insensible de n'en être pas touché. Je ne diray rien des autres traits de son visage sinon que tout en étoit charmant, mais pour le rire je ne sçaurois m'empêcher d'en parler, aussi enchantoit elle tout le monde par-là. Car alors tous les amours étoient peints sur son visage, & l'on voyoit un ratelier de dents de la blancheur des plus belles perles. Comparaison encore fort familiere, mais

fort juſte, tellement que s'en ſcandalizera qui voudra, mais pour moy je ne me repentiray point de l'avoir faite, juſques à ce qu'on m'ait appris à en faire une meilleure.

Pour la taille, elle répondoit à ſon viſage, & j'aurois beaucoup de choſe à en dire, ſi ce n'eſt que cela feroit paroitre trop d'affectation. Il me ſuffira donc de dire, qu'étant ſans contredit la plus belle perſonne du monde,

le Duc de Montmouth étoit bien-heureux, lui qui étoit jaloux de son naturel, d'être dans une Cour toute simple, & fort éloignée de la galanterie; car assûrement il auroit eu bien d'autres rivaux, que le Comte d'Essex, & peut-être de plus dangereux. Quoy qu'il en soit, quoy qu'il eût beaucoup de bonheur de ce côté là, & que d'ailleurs le climat contribuât à son repos, la fortune, qui se plait

à traverser ce qui paroit le mieux étably, lui suscita un Rival qu'il ne craignoit gueres, & qui neanmoins lui fit beaucoup de mal. Ce fut son propre ami, qui étant exposé tous les jours à voir cette aimable personne, ne pût s'empêcher de l'aimer, à l'âge de soixante ans.

Quoy qu'on die que l'amour propre ne meurt jamais, celui-ci n'eût pourtant point assez bonne opinon de

lui

lui-même, pour croire qu'il pût chasser de son cœur un Prince qui y regnoit depuis si long-temps, & qui d'ailleurs avec beaucoup de jeunesse, avoit mille belles qualités. Ainsi s'il eût été bien sage, il auroit songé de bonne heure à étouffer un amour, qui ne lui laissoit pas grande esperance, mais étant tous les jours dans l'occasion, c'eût été un miracle qu'il eût pû s'en sauver, & c'est ce qui n'arriva pas aussi. En

effet bien loin de faire la moindre resistance ; il s'abandonna tellement à sa passion qu'il ne songea plus qu'à trahir l'Amant, & la Maitresse. Cela paroissoit bien difficile, ils étoient de la meilleure intelligence du monde, & quel moyen de rompre une union, qui étoit cimentée par des conversations continuelles, & où il n'y avoit aucune esperance d'apporter le moindre obstacle. Mais dequoy

ne s'avise t'on point ; quand on est fort amoureux, & n'est ce pas de l'amour, plûtôt que de la necessité, qu'on doit dire, qu'il est la mere de l'invention. Ce vieu barbon le fit bien voir, & voyez comment il s'y prit. Ayant bien jugé, que rien n'étoit plus capable de broüiller ces deux Amans, que la jalousie ; il fit en sorte de faire venir où ils étoient, la femme du Milord Grey, Dame fort bien faite, qui avoit

autrefois fort aimé le Duc, & qui n'ayant point eu de repos, jusques à ce qu'elle eût été contente, avoit recherché sa satisfaction, aux dépens de ce qu'elle avoit de plus cher, je veux dire de son honneur. Or il crût que le Duc étant dans la grande ardeur de sa jeunesse, & le sang petillant dans ses veines, il lui seroit impossible de voir tous les jours une femme, avec qui il avoit été si bien, sans la solliciter

de lui accorder la même faveur.

Le Mary de cette Dame étoit des amis particuliers du Duc de Montmouth, & comme il avoit trempé dés plus avant dans la conspiration, il avoit été obligé de s'enfuïr, bienheureux d'avoir été averti assez à temps de ce qui se passoit ; car une heure aprés être sorty de chez lui, les Gardes étoient venus pour le prendre. Au reste, le Roy d'Angle-

terre souffroit bien que le Duc de Montmouth demeurât en Hollande, mais l'indulgence qu'il avoit pour lui, ne s'étendoit pas sur les autres Conjurés, de sorte qu'il avoit mandé à l'Ambassadeur qu'il avoit à la Haye, de les poursuivre à cor & à cri. Les Etats pour ne se point faire d'affaire avec un voisin si puissant, n'eurent garde d'accorder leur protection à ces fugitifs, outre que le cas étoit trop noir, pour

vouloir s'en méler. Ainsi ce fut à eux à chercher retraite ailleurs, & n'étant en seureté en aucun endroit, il fallut qu'ils fussent incognito par tout, servant d'exemple à chacun, que quoy qu'on soit assez heureux quelques fois d'éviter la punition de la Justice, les suites du crime sont toûjours si fâcheuses qu'elles ne laissent point de repos.

Milord Grey pour n'être pas si-tôt reconnu, laissa sa femme en

Hollande, où l'amy du Duc de Montmouth ayant plus de privilege, que les autres, pouvoit demeurer en seureté. Cependant comme cét amy alloit à ses fins, il dit à Mylord Grey, devant qu'il partit, qu'il ne vouloit point que sa femme prit d'autre maison que la sienne, & comme c'étoit une consolation à ce Mylord dans le malheur qui l'accabloit de sçavoir que sa femme seroit bien, il n'eût

garde de refuſer ſes offres. Je ne le ſuivray point dans ſon exil, cela ne touche en rien à mon ſujet, & il ſuffira que je parle de ſa femme, puis que je ne pourrois continuer mon Hiſtoire ſans dire un mot de ce qui la regarde Au reſte cette Dame dont les inclinations ne pouvoient être meilleures pour la galanterie, n'eût pas grand regret de le voir partir, ſçachant qu'il la laiſſoit dans une mai-

ſon, où elle verroit tous les jours le Duc de Montmouth, qui lui étoit mille fois plus cher, que lui. L'amy qui étoit cauſe de tout ce manege, ayant déja un ſuccés tel qu'il le pouvoit deſirer, pour ne pas laiſſer les choſes imparfaites, prit ſoin de la faire parer tous les jours, afin qu'elle rallumât plus aiſement des feux, qui avoient été autrefois aſſez ardens, & qui ne s'étant éteins, que manque

d'occasion, ne pouvoient pas manquer de se rallumer, maintenant que cette occasion se retrouvoit. Il eût encore la malice toutes les fois que le Duc de Montmouth vint chez lui, de le mener d'abord dans la chambre de cette Dame, où aprés l'avoir mis tête à tête avec elle, il s'en alloit, sous pretexte de quelque affaire.

Je laisse à penser ce qui pouvoit arriver de·

tout cela, & principalement l'un & l'autre étant de bonne humeur, car si elle étoit de bonne volonté, il n'étoit pas cruel, outre qu'il étoit d'un temperament si heureux, que du temps de sa grande jeunesse, c'est-à dire lors qu'il étoit un peu débauché, il avoit quelquefois entretenu en un jour trois, ou quatre Dames, sans que pas une se fut plainte, qu'il eût manqué à la conversation. Avec un

si

si grand talent ; n'eût-il pas fallu qu'il eût été bien changé, s'il n'en eût pas voulu dire deux mots à Madame Grey, qui étoit assez belle, & assez bienfaite, pour faire naître ces sortes de pensées. Les choses s'étant donc passées fort honêtement entr'eux, ce leur fut une amorce à l'un & à l'autre pour se revoir souvent. Car quoyque le Duc fit profession d'aimer l'autre de tout son cœur, il avoit la conscience

large en matiere de galanterie, si bien qu'à la mode des gens de Cour, il ne crût pas que ce fut un grand crime, que de donner son corps à l'une, pendant que l'autre avoit ses desirs.

Il est vray qu'il ne le fit qu'au refus de sa Maitresse, à qui, quoy que l'on dise, que le veritable amour n'est jamais sans respect, il proposa plusieurs fois le party. Mais comme elle étoit scrupuleuse

jusques à l'excés ; elle s'en offença toutes les fois qu'il se donna cette liberté, ou du moins elle fit mine de le faire: Comme elle n'avoit que ce qu'elle meritoit aprés cela, il est sans difficulté, que si elle eût été un peu raisonnable, elle lui auroit laissé prendre des plaisirs, dont elle n'avoit pas voulu être de moitié, mais comme elle n'en étoit pas moins jalouse, pour être crulle, elle ne se fut pas

plûtôt apperceuë de cette intrigue, qu'elle sentit qu'il n'étoit pas impossible de vouloir du mal à une personne, qu'on venoit de bien aimer. Et effet il n'est pas concevable combien elle eût de dépit, ny ce qu'elle se dit en soy même, pour s'animer à la vengeance : Quoy disoit-elle, est-ce là la récompense de ce que j'ay fait pour lui, & aprés avoir quitté Mere, Parens, Pays, & fait pour ainsi dire,

banqueroute à mon honneur, puis-je me voir payée d'une si grande ingratitude, sans en mourir de desespoir. Mais quoy, reprennoit-elle, ce n'est pas moy, qui merite d'en être punie, mais cét ingrat, qui aprés m'avoir fait tant de sermens, bien loin de s'en souvenir, fait trophée à ma veuë, d'avoir une autre Maîtresse. Helas! c'est être bien éloigné de me vouloir faire sa femme, & si sans être mon

Mary, il me méprise assez pour me quitter, que ne seroit ce point, si aux raisons qu'il a de me faire cette *injure*, il avoit joint le degoût de la possession.

Elle fit bien d'autres plaintes, & je n'aurois jamais fait, si j'entreprennois de les rapporter. Cependant l'amy du Duc de Montmouth, ou pour mieux dire son Rival, voyant qu'elle étoit rongée d'un secret déplaisir, triomphoit en lui même, se don-

tant bien que c'étoit l'effet de son intrigue. Mais pour en être plus assuré, il tâcha d'entrer dans sa confidence, à quoy il n'eût pas de peine, parce que cette Dame, qui le sçavoit instruit de ses affaires, ne voyoit point de personne plus propre pour lui confier son affliction. Ayant donc tiré des assurances de sa propre bouche de ce qu'il desiroit appprendre, il prit le party de vouloir justifier le Duc

de Montmouth ; mais il le fit de si mauvaise grace, qu'elle en eût encore plus de sujet de se confirmer dans son opinion. C'étoit ce que demandoit cét amoureux de nouvelle trempe, aussi quand il eût veu qu'il en avoit assez fait, pour ce qu'il croyoit utile à ses interêts. Que voulez vous, Madame, lui dit-il, d'un con de scelerat, j'avouë, puis que je ne m'en puis plus deffendre, & vous avez raison ; mais

j'eusse été bien aise de vous épargner la peine, que vous doit faire un tel procedé. J'en ay bien dit mon sentiment au Duc de Montmouth, mais il est d'une humeur, qu'il ne croit gueres ses amis, quand il y va de son plaisir. Cependant vous ne devez pas être si affligée, que de merveille, c'est un feu qui ne lui durera pas long temps, & je sçay bien qu'ayant son étoille, comme vous l'avez, il en re-

viendra bien tôt à sa premiere affection.

Il lui dit ces choses d'un ton à la desesperer plûtôt, qu'à la consoler, & l'ayant laissée dans une affliction inconcevable, il s'applaudit en soi-même de ce que sa ruse avoit si bien reussi. Ayant mis ses affaires en si beau chemin, il avoit lieu de concevoir quelque esperance, s'il n'y eût eu encore bien des choses qui s'opposoient à son bonheur. Sur tout il y

en avoit deux, qui lui faisoient de la peine, l'une qu'ils pouvoient se racommoder; l'autre que quand même cela n'arriveroit point, elle ne seroit pas d'humeur à écouter la declaration qu'il lui pourroit faire, lui qui n'avoit qu'à lui offrir les services d'un hommes de soixante ans, âge peu agreable pour se faire aimer, particulierement quand on entreprend de toucheur un cœur, qui est épris d'une autre passion.

Ces choses lui donnoient bien à songer, & en effet elles valoient bien la peine qu'il y fit reflexion. Cependant aprés avoir donné la gehenne à son esprit, il ne trouva point de meilleur moyen, que d'exciter tellement le dépit de cette Dame, qu'elle prit resolution de s'en retourner en Angleterre, à quoy il espera de la pouvoir porter, pourveu qu'auparavant il pût disposer l'esprit du Roy à accorder

der son retour. Il n'y trouva pas une si grande difficulté, qu'elle parût insurmontable; car on ne l'avoit chargée de rien, & sa fuite étoit attribuée à l'amour du Duc de Montmouth, sans qu'on la soupçonnât d'avoir trempé dans la conjuration. En effet elle n'y avoit jamais trempé, & même on a pû remarquer, par ce que j'ay dit cy-dessus, que si le Duc de Montmouth l'en eût crüe, il ne s'y seroit pas engagé

lui-même, comme il avoit fait. Cependant comme ce dessein ne lui pouvoit être avantageux, qu'en tant qu'il pourroit aussi être rappellé de son exil, il ménagea l'un & l'autre en même-temps, & l'obtint par le moyen du Duc d'Yorck, à qui il promit de reveler quantité de chose, qu'on n'avoit pû sçavoir de la conspiration.

Etant ainsi seur de ses affaires; il ne lui resta plus que de dispo-

ser l'esprit de cette Dame à son retour, ce qui ne se pouvant faire, qu'en entretenant sa jalousie, il y reüssit si bien, qu'elle n'eût repos ny jour ni nuit. Comme il faisoit semblant d'entrer dans ses interêts, il ne lui fut pas difficile de lui persuader que le Duc de Montmouth étoit si fort changé, qu'il n'y avoit plus rien à esperer pour elle. Et étant tombé insensiblement à parler de ce qu'il

desiroit. Voyez vous, Madame, lui dit-il, vous n'avez plus d'autre party à prendre, que de retourner auprés de vos parens. Aussi bien ne vous dois-je pas cacher une chose, sçavoir, que j'ay fait ma paix, & qu'étant disposé à m'en retourner moy même avec ma femme, il ne vous reste plus, comme je viens de dire, que de vous en revenir avec elle, autrement vous apprêtez à médire à tous

le monde, & c'eſt vouloir perdre vôtre reputation. Tous ceux qui ont crû que c'étoit le Duc de Montmouth, qui vous avoit obligée à vous en venir ici, en feront deſabuſez, & c'eſt l'unique moyen de les détromper. Pour ce qui eſt de la conſpiration, nous ferons en ſorte de faire voir que vous n'y avez jamais trempé, & vous me feriez injuſtice de croire que je vouluſſe vous

exposer au moindre peril.

Il lui parla ainsi de ce qui touchoit le salut de sa personne, croyant que l'amour, que chacun a pour la vie, pourroit être un obstacle à son dessein. Mais c'étoit dequoy elle se soucioit le moins dans l'affliction où elle étoit, & elle eût voulu au contraire être hors du monde, pour s'en delivrer. Ce fut donc à quoy elle fit le moins de reflexion, & n'ayant

rien consideré, sinon qu'elle ne pouvoit plus demeurer en Hollande, aprés que la femme de cét homme en seroit partie, elle lui dit qu'elle remettoit sa fortune entre ses mains, se laissant tellement prevenir qu'il agissoit de bonne foy, qu'elle le remercia de l'interêt qu'il prennoit dans ses affaires.

Ce scelerat ayant si bien disposé toutes choses, n'eût plus qu'à prendre garde, qu'il

n'y eût quelque éclairciſſement entre le Duc, & elle. Mais le dépit qu'elle avoit étoit trop grand, pour lui permettre de vouloir écouter ſes juſtifications ; outre qu'il en agiſſoit d'une certaine maniere, qu'elle avoit lieu de croire, qu'il ne s'en ſoucioit pas beaucoup. En effet il ſembloit qu'en même temps qu'il s'étoit rechauffé pour Madame Grey, il ſe fut refroidy pour elle ; tant il prennoit peu de ſoin

de s'excuſer. Mais il faut dire pour ſa juſtification ce qui en étoit cauſe. Son perfide amy ne faiſoit que lui ſouffler aux oreilles, qu'il ne falloit pas que les Princes aimaſſent comme les autres hommes. Que celles à qui ils donnoient leur cœur, devoient être contentes de l'honneur qu'ils leur faiſoient, ſans pretendre les gehenner, ſur tout celles, qui ſous ombre d'honnêteté, n'avoient pas la moindre

complaisance pour eux. Mais ce n'étoit rien que ces finesses, s'il n'en eût employé d'autres, & qui étoient plus au goût du Duc de Montmouth, il lui disoit, que s'il vouloit ne pas attendre à être heureux jusques à ce que les Revolutions d'Angleterre lui donnassent lieu de lui tenir sa parole, il failloit lui témoigner quelque indifference, qu'il n'y avoit rien qui réchauffât davantage que la jalousie, & qu'il

y en avoit mille, qui avoient reüssi par-là, qui seroient encore à filer le parfait amour, s'ils ne s'étoient servis de cette ruse.

Ce conseil étoit extrêmement au goût du Duc, lequel voyant de grands obstacles à monter jamais sur le Trône d'Angleterre, vouloit du moins tâcher à être heureux en amour, s'il étoit malheureux en ambition. Ainsi ces deux Amans se laissant conduire par une per-

sonne, qui avoit tant d'interêt à entretenir leur division, n'eurent garde de se raccommoder. Le Duc de Montmouth sur tout en usa, pour ainsi dire, si cavalierement avec elle, qu'elle fut la premiere à prier son Rival de mettre en effet la proposition qu'il lui avoit faite de s'en retourner, le conjurant même, que ce fut tout le plûtôt qu'il lui seroit possible.

Il avoit trop d'interêt

rêt à la chose, pour la differer, & ayant feint d'aller voir la Ville d'Amsterdam, il l'y mena avec sa femme. Ils s'embarquerent tous trois avec leurs gens dans un vaisseau qu'il avoit eu soin de faire tenir tout prêt, & le vent leur étant favorable, ils arriverent en Angleterre, avant que le Duc de Montmouth soupçonnât rien de leur retraite. Mais le long-temps qu'ils tardoient à revenir, l'ayant mis

en peine, il envoya un homme exprés à Amſterdam pour ſçavoir de leur nouvelle. Cét homme ayant appris ce qu'ils étoient devenus, & lui en étant venu faire rapport, il eſt aiſé de juger qu'il fut extrêmement ſurpris. Sa premiere penſée fut de ſuivre la route qu'ils avoient priſe, ne ſe pouvant mettre en tête, qu'ils oſaſſent aborder en Angleterre, mais ayant eu avis qu'ils avoient pris

terre en Ecosse, son desespoir fut si grand, que de sa vie il ne s'étoit veu en pareil état. Ce fut alors que son amour, qui s'embloit s'être rallenty par la possession de Madame Grey, reprit de telles forces, qu'il pensa en devenir fol. Il fit mille plaintes sur la dureté que sa Maitresse avoit euë de l'abandonner, sans considerer que c'étoit lui même qui en étoit cause; tant il est vray, qu'on

ne ſe rend jamais juſtiçe. Mais aprés avoir beaucoup penſé à ſa cruauté, il fit reflexion à la trahiſon que luy avoit fait ſon amy, & en fut tellement épris de vengeance, que s'il l'eût tenu entre ſes mains, il lui auroit joüé ſans doute un mauvais tour. Cependant il ignoroit le motif qu'il avoit eu, en faiſant cela, ſi bien qu'il y a lieu de croire, que ſon reſſentiment auroit été encore plus

grand s'il en avoit été instruit.

Comme il se doutoit bien cependant, que l'intrigue de Madame Grey lui avoit attiré cette disgrace, peu s'en fallut qu'il ne rompit avec elle, mais d'une maniere tout à fait desobligeante. Mais ayant dessein de passer en Angleterre, quelque peril qu'il y eût pour lui, il songea qu'il ne falloit pas donner sujet à son Mary de l'abandonne, lui qui y avoit bon

nombre d'amis, & qui lui pouvoit rendre service dans le besoin. Ainsi au lieu de suivre ses premiers *mouvemens*; il continua de vivre avec elle, comme il avoit de coûtume.

Le Comte d'Argille l'étoit venu trouver, comme j'ay déja dit, & il enrageoit de bon cœur de lui voir faire l'amour, pendant qu'il avoit de si grandes affaires sur les bras. Il lui en avoit dit sa pensée

plusieurs fois, & s'il l'eût voulu croire, il seroit passé en Ecosse, sans s'amuser à perdre ainsi son temps. Mais soit que le Duc n'eût pas crû ses intrigues suffisantes pour reüssir, ou que l'amour l'eût retenu, il falloit une conjoncture comme celle-là, pour l'y resoudre. Il commença donc à se disposer sous main à vouloir porter la guerre dans ce Royaume, où le Comte d'Argille entretenoit

diverſes intelligences, & où il ſe vantoit qu'il le feroit recevoir par les peuples. Cependant pour l'y exciter davantage, il ſembla que la fortune fut d'accord avec le Comte d'Argille; car il arriva que le Roy d'Angleterre vint à mourir ſur ces entrefaites, tellement que le Duc n'étant plus retenu d'aucune conſideration, il ſollicita ſes amis de ne le pas abandonner dans une occaſion ſi preſſan-

te. Tous ceux qui étoient errans, & fugitifs dans divers états se rendirent auprés de lui, mais le Duc d'Yorck, qui avoit été reconnu de tous les Anglois pour le legitime Heritier de la Couronne, sçachant bien qu'il avoit en lui un ennemy dangereux, fit dire aux Etats, qu'il ne trouvoit pas bon qu'ils lui donnassent retraites.

Il fut averty de ce qui se passoit par un

de ses amis, & ne voulant pas avoir l'affront qu'on lui dit de se retirer, il fit semblant de passer en Allemagne, & demeura cependant dans le Pays incognito. Les siens en firent autant, & tous tant qu'ils furent, ils ne songerent qu'à amasser de l'argent, sçachant bien qu'il en auroit besoin pour le dessein qu'il projettoit. Les Marchands d'Angleterre qui sont établis en Hollande, firent une som-

me considerable qu'ils lui vinrent offrir, & l'ayant acceptée avec beaucoup de joye, il s'en servit pour équiper quelques vaisseaux.

Le Comte d'Argille étoit ravy de le voir agir avec chaleur en toutes ces choses, & comme il n'avoit pas toûjours remarqué cela, il l'attribuoit à la mort du Roy son Pere, dont il s'imaginoit, comme j'ay déja dit, que le respect l'avoit retenu. Mais il donnoit loin

du but, & il auroit bien mieux deviné, s'il l'eût imputé à l'amour. Et à la verité c'étoit ce qui l'animoit si fort, & ce qu'on peut dire aussi qui le perdit, car quoy que tous ses amis lui conseillassent de ne pas faire une entreprise de cette consequence, sans rechercher le secours de quelque Prince voisin, il ne voulut pas en entendre parler, de peur que ce ne fut une affaire de trop lon-
gue

gue haleine. Il leur fit donc réponse, qu'il lui suffisoit d'avoir le leur, & celui des Ecossois, que chacun prendroit les armes en sa faveur, dés qu'il viendroit à paroître, & que puis qu'il ne s'agissoit pas tant de la Couronne, que d'assurer la Religion Anglicane, il ne manqueroit pas d'amis.

Comme il avoit encore plus d'interêt que eux, à bien prendre ses mesures, chacun

s'en rapporta à lui ; & il fit marcher devant le Comte d'Argille, qui aprés avoir abordé en Ecosse avec quelques Officiers, y fut joint par ses amis, qui lui vinrent à la rencontre. Il fit un petit corps de quatre, ou cinq mille hommes, ce qui n'étoit gueres de choses pour un si grand dessein, mais comme le nouveau Roy d'Angleterre n'avoit point de troupes en ce Pays là, ç'en fut

assez pour tenir la campagne. Cette revolte fit grand bruit dans tous les Pays étrangers, & l'on crût que le Roy d'Angleterre alloit avoir beaucoup d'affaires sur les bras. En effet il fut obligé de prier les Hollandois, de lui renvoyer quelques Regimens qu'il avoit à leur service.

Pendant que cela se passoit, la Maîtresse du Duc de Montmouth, qui avoit été conduite dans un château de son

nouvel Amant, commençoit à avoir connoissance des motifs qui l'avoient obligé de la tirer de la Hollande. Il l'avoit mise là sous bonne & seure garde, pendant qu'il avoit été faire un tour à la Cour avec sa femme. Et s'en étant revenu tous seul en poste, Madame, lui dit-il, en arrivant, j'ay eu deux grandes afflictions, depuis que je ne vous ay veuë, l'une que le Roy n'a pas voulu accorder vôtre

grace, l'autre que j'ay perdu ma femme en vingt-quatre heures. Pour lui mieux faire accroire cette fourberie, il avoit pris un habit de dueil, & en avoit donné un autre à un Valet de chambre, qui étoit avec lui, & comme elle ne sçavoit pas les raisons qu'il pouvoit avoir, d'inventer cette fourberie, elle se crût obligée de lui faire compliment sur la perte qu'il avoit faite.

Il la laissa sept ou huit jours sans, lui parler d'aucune chose, pendant quoy il ne faisoit que l'entretenir du peril qu'elle couroit, si elle étoit reconnuë, lui disant en même-temps qu'il prennoit tant de part dans ses interêts, qu'il aimeroit autant mourir, que ce malheur lui arrivât. Mais croyant l'avoir preparée par-là à entendre un autre discours. Enfin, Madame, lui dit-il un jour,

aprés lui avoir encore repeté la même, chose je ne vous puis cacher que l'interêt que je prens en vôtre personne ne vienne d'un amour extraordinaire que je me sens pour vous, & il est accompagné de tant de respect, & de si peu d'esperance, que je me seroit resolu à le cacher toute ma vie, si ce n'est que dans l'état où vous êtes, vous aurez peut-être plus de confiance en moy, quand vous sçaurez par quel motif

je vous ſuis ſi affectionné. Cependant, Madame, comme il ne ſe peut faire, que vertueuſe comme vous êtes, vous ne vous faſſiez un reproche, de reſter ainſi toute ſeule avec un homme qui n'a plus de femme, je vous offre de vous épouſer, pour faire ceſſer vos ſcrupules. Peut être, continua-t'il, m'allez vous accuſer de temerité, en vous faiſant cette propoſition, je ſçais que

je ne ſuis ni de vôtre qualité, ni d'un âge pour pretendre à cét honneur, mais faites reflection, je vous prie, que vôtre fortune n'eſt pas au même état, qu'elle étoit autrefois, & qu'en vous épouſant, je n'épouſe qu'une femme qui eſt obligée de ſe cacher. J'ajoûterois bien, ſi je ne craignois de vous déplaire, une femme que l'on accuſe d'avoir quitté ſa Mere, pour ſuivre le Duc de Montmouth, & vous

ne devez point douter que cela ne vous fasse tort, mais c'est peu de chose, quand on est informé de vôtre vertu, & pour moy qui la connois à fond, cela ne fait pas le moindre obstacle dans mon esprit.

Je laisse à penser si une pareille declaration surprit cette Dame, & commençant à voir clair dans tout ce qui s'étoit passé, elle jugea que cét amour n'étoit pas si nouveau, qu'il

vouloit qu'on le crût: Cependant comme elle se voyoit entre ses mains, & qu'elle formoit déja le dessein de s'en tirer avec adresse, elle ne jugea pas à propos de lui faire connoître tout ce qu'elle en pensoit. Au contraire elle lui fit une réponse si douce, qu'il crût qu'avec un peu de temps, il acheveroit de la gagner.

Pendant qu'il se repaissoit de cette espe-

rance, le Duc de Montmouth resolu, comme j'ay dit, de suivre le Comte d'Argille, se rendit à Amsterdam, où des vaisseaux l'attendoient, & s'y étant embarqué avec ses amis, il laissa tous les esprits en suspens de ce qui devoit arriver d'une si grande entreprise. Sa Maitresse, qui étoit entre les mains de son Rival, sçachant qu'il ne devoit pas tarder à arriver dans le

Pays

Pays, en fut encore plus encouragée à rompre sa prison, & ayant gagné le Valet de chambre, dont j'ay parlé cy-dessus, & sçû de lui que la mort de sa Maitresse, n'étoit qu'une chose inventée à plaisir par son Maitre, pour l'abuser, elle lui fit promettre qu'il lui donneroit non seulement le moyen de se sauver, mais qu'il lui fourniroit encore un habit d'homme avec un bon



cheval. Ce marché s'étant fait moyennant cent guinées, & un diamant de prix qu'il receut d'avance, il lui tint parole, & elle s'achemina du côté, où elle avoit entendu dire que le Duc de Montmouth dressoit ses pas. En effet, il avoit déja pris terre, & marchoit à grandes journées, pour donner battaille à quelques troupes, que le Roy d'Angleterre avoit en-

voyées contre lui. Et comme il avoit appris qu'elles devoient être renforcées par trois Regimens qui venoient de Hollande, il étoit bien-aise, s'il pouvoit, d'en venir aux mains, avant que ce secours arrivât.

Je n'ay que faire de parler ici de ce qu'avoit fait le Comte d'Argille en Ecosse, ny comment il fut pris dans un combat, aprés quoy il fut fait mourir. Je

ſçay bien néanmoins, que je l'aurois pû faire, ſans qu'on eût prit ce recit pour une digreſſion, attendu l'interêt qu'y avoit le Duc de Montmouth. Mais comme c'eſt plûtôt l'hiſtoire de ſon amour, que je rapporte, que celle de ſa revolte, j'ay jugé à propos de n'en pas faire de mention; d'autant plus que je n'aurois rien pû dire ſur ce ſujet, que l'on n'en ſçût mille fois

davantage, par tant de relations qui en ont paru. Quoy qu'il en soit, cela n'ayant pas découragé le Duc de Monmouth, il arriva en presence des ennemis, qui ne refuserent pas le combat. Sa Maitresse que j'ay laissée en chemin dans le dessein de le joindre, arriva justement la veille dans son armée, & n'ayant pas resolu de se faire connoitre, elle coucha chez un Vivandier,

en attendant le lendemain. Le matin venu, elle fut se ranger dans un gros de volontaires, qui étoient accourus pour lui rendre service, & chacun la voyant bien montée, ne s'informa pas qui elle étoit, & lui fit civilité.

11 Cependant l'homme du Château de qui elle s'étoit sauvée, sçachant qu'elle avoit pris ce chemin, avoit courru aprés elle, mais ne l'ayant pû joindre, pour

avoir pris une route, pour une autre, il se rendit dans l'armée Royale, n'ayant garde de s'oser montrer dans celle du Duc de Montmouth, sçachant bien qu'il n'y seroit pas seur pour lui, aprés le tour qu'il lui avoit joüé. Or les deux armées étant arrivées en presence, & les trompettes ayant donné le signal du combat, chacun se mêla les uns parmy les autres, avec une pareille

ardeur. Mais Mylord Grey, qui s'étoit apperceu que le Duc aimoit sa femme, & qui depuis ce temps *là* ne demeuroit à son service, que parce qu'il ne sçavoit où aller, ayant lâché le pied tout exprés avec la Cavalerie qu'il commandoit, l'Infanterie se trouva enveloppée, & fut taillée en pieces.

Grey croyoit cependant pouvoir se sauver, & laisser prendre le Duc

de Montmouth, qui se faisoit déja appeller Roy d'Angleterre, ayant été proclamé tel dans son armée. Mais il fut poursuivy de si prés, qu'il fut pris prisonnier, pendant qu'au contraire le Duc de Montmouth se sauva. Les Royaux voyant que tout ce qu'ils avoient fait, n'étoit rien, s'ils ne prennoient ce malheureux Prince, detâcherent divers partis pour courre aprés luy,

croyant, qu'étant bien monté, il se seroit sauvé à toute bride. Mais son Rival qui étoit parmi eux, comme j'ay dit cy-devant, leur ayant soûtenu que cela ne pouvoit pas être, & ayant apperceu sur ces entrefaites un chien, que ce Duc aimoit fort, il leur dit qu'il falloit le lâcher, & que comme le Duc s'étoit caché, absolument, le chien seroit plus capable de

le découvrir, que personne.

Ce conseil ne pouvant être mauvais, fut incontinent suivi; & le chien chercha tant son Maitre, qu'il le trouva dans une haye. Le Rival du Duc qui s'étoit mis lui même aprés ce chien, eût cependant une rencontre qu'il n'attendoit pas. Passant au travers de quelques morts, il reconnut le corps de la Maitresse du Duc,

lequel étoit precé de plusieurs coups. Il auroit douté que c'eût été elle, si elle eût eu encore ses habits, & il auroit crû, que ce visage ressemblant au sien, c'étoit la cause de sa méprise. Mais ayant été dépoüillé nuë comme la main, & son sexe ne lui apprennant que trop, que c'étoit elle-même, il demeura immobile, en sorte qu'il ne pût suivre le chien, qui fit la découverte

que

que je viens de dire.

Le Duc de Montmouth se voyant pris demanda à être mené en Angleterre, resolu d'avoüer au Roy, que l'amour étoit cause de toutes les folies qu'il avoit faites. C'est pourquoy y étant arrivé, il le pria de lui donner audiance, laquelle lui étant accordée, il lui exposa tout ce que je viens de dire. Mais cela ne le rendant pas moins criminel, il fut

resolu de lui faire son procés. Ainsi ayant été conduit à la tour ; avec les autres prisonniers de consideration, d'abord qu'il vit Mylord Grey, Ah ! je l'avois bien toûjours crû, lui dit-il, qu'un cocu, n'étoit qu'un coquin, & sans ta lâcheté, nous ne serions pas icy ny l'un, ny l'autre. Il lui tint ce discours dans un grand ressentiment, ayant regret de mourir à la fleur de son âge.,

& encore de la mort infame, qu'on luy preparoit. Mais ayant sçû ce qui étoit arrivé à sa Maîtresse: (ce qu'il avoit ignoré jusques-là) il changea de sentiment, témoignant au contraire que la mort ne viendroit jamais si tôt, qu'il la souhaitoit. En effet, quand on lui lût son arrêt, par lequel on le condamnoit d'avoir le col coupé, tant mieux dit-il, & nous

en ferons plûtôt hors de misere. Cependant on lui parla de se raccommoder avec Madame de Monmouth. Mais il y avoit si peu de disposition, qu'il fit au contraire un testament, par lequel il declara qu'elle n'étoit sa femme, que parce que la loy le vouloit, mais que s'il lui eût été permis de rompre cette loy, ce n'auroit jamais été elle, avec qui il eût voulu

passer ses jours. Enfin l'heure de sa mort étant venuë, il fût conduit au lieu du supplice où il tendit le col au bourreau, qui lui donna plusieurs coups, avant que de lui couper la tête. Plus de cent mille personnes assisterent à cette execution, les uns pleurant, les autres ayant beaucoup de peine à s'en empêcher, sur tout quand ils faisoient reflexion,

que c'étoit l'amour qui étoit cause de son malheur.

FIN.



8 17 C ch

3

1a 2 81

8

648

32 – 8

104 9

87 3

36 8

2

149 3

10 4 9

7 4 3

3 6 8

2

2 4 9 3